

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

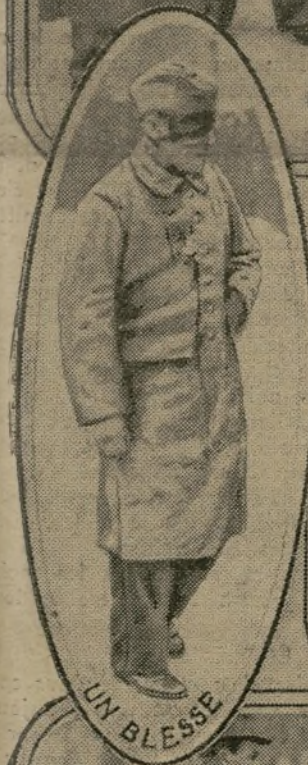
Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

## LA FÊTE DES CROIX DE GUERRE AU TROCADÉRO



LES OFFICIERS DE LA GARDE

L'ARRIVÉE D'UN GÉNÉRAL



UN BLESSÉ



SOLDATS RUSSES ET BELGES



UN TURCO



DES CIVILS DÉCORÉS



SUR LE DOS D'UN CAMARADE

Hier, a eu lieu, au Palais du Trocadéro, la Fête des croix de guerre, organisée par notre confrère le Journal. Le président de la République, MM. Malvy, Briand, ministres; Dalimier, Justin Godart, sous-secrétaires d'Etat; le général Galliéni, ministre de la Guerre; le préfet de la Seine, le préfet de police, le président du Conseil municipal de Paris, etc., assistaient à cette fête de la gloire, pour laquelle MM. Louis Raemaekers, le célèbre dessinateur hollandais, et Poulbot, avaient dessiné deux belles estampes.



## L'ARMÉE DES FEMMES

## Celles des munitions

Veuves de combattants, femmes de prisonniers ou de mobilisés non rappelés, il faut les voir en longues files, en sarraux noirs, nobles écolières du travail, fortes de leur responsabilité, fières et rassurées de servir de plus près, de servir corps à corps, main à main, notre chère armée.

Comme elles font avec orgueil la journée de dix heures, les unes à vérifier les poignées de baïonnettes, la plupart debout devant leur machine, les bras nus jusqu'au coude, ajustant la pièce du fusil, la perçant ou la rectifiant, le front tendu pour fournir toujours davantage, nulle ne restant en arrière, chacune produisant le maximum ! Qu'elles aiment donner ici la preuve de leur pondération et de leur sens de la mesure, bref, des vertus qui sont aux pôles de celles que le préjugé accorde aux femmes !

Dans ce temple de l'attention, faites entrer l'éclat, la nerveuse, l'oisive, et vous verrez qu'on ne sait où la mettre tant elle est surannée. J'avais dit qu'Eve était le Sage de la vie ; j'ai vu aux munitions qu'elle est le Sage de la guerre, tandis que l'homme en est le Saint.

Outre leur sentiment de Françaises, qui les stimule, il leur plaît fort de travailler — oh ! non pas plus noblement qu'en nettoyant le parquet du logis, — mais plus élégamment, plus proprement, comme si, de par la guerre, elles montaient d'un rang social.

Ici un brin de coiffure, de corset est possible. C'est la permanence de l'attention qui est requise plus que l'effort physique. Rien ici n'offense l'hygiène, aucun geste ne brusque même la beauté, c'est la grâce pure et sévère d'un labeur presque intellectuel.

C'est l'école de l'ardeur scrupuleuse et tendue pour la cause nationale deux fois par jour, cinq heures d'affilée, sans un instant de détente.

C'est qu'elles ont, en les hommes employés, des maîtres d'énergie comparables à ceux du front. Il faut savoir que, d'eux-mêmes, nos ouvriers d'armes, infatigables, brûlés de zèle, (et qui n'ont pris, depuis quatorze mois, que douze heures d'arrêt tous les quinze jours), forceraient les machines par la surproduction — ce qui ensuite retarderait tout, — si on ne les retenait pas ! Ou'on juge des ressources de la race quand on songe que, par foi patriotique, notre ouvrier, notre ouvrière font — et avec quelle fougue — leur journée de dix heures, auxquelles s'ajoutent des heures supplémentaires, et qu'ils en redemandent.

Les vérificatrices attendent à six heures du matin les poignées de baïonnettes que les hommes ont faites la nuit.

Quant aux obus et vérifications d'obus, le service en va jour et nuit. Des fabriques y emploient des femmes ; mais il leur faut une force anormale. J'en parlerai comme victoire morale gagnée sur l'organisme par la volonté féminine : Songeons qu'au filetage de l'œil de l'obus, l'ouvrière doit déplacer, rouler, manœuvrer et en somme porter, d'un appareil à l'autre, 80 kilos par heure, à raison d'un obus de 4 kilos toutes les deux minutes et demie, ce qui oblige à manier en dix heures huit cents kilos. Et c'est bien le travail le plus doux de ceux qui concernent l'obus !

Restons-en, aujourd'hui, aux ouvrières et vérificatrices des pièces de fusil ; à cette fière aisance d'un travail réparti avec justice, en tout respect de la nature et même de la grâce féminine ; labeur accompli avec cette passion tranquille, grandeur de la femme française.

Quand je lui posai la question de fatigue, l'une des ouvrières me donna cette admirable leçon : « Fatiguée, dit-elle, pourquoi ? » — Ses dix heures d'activité donnée debout ne lui paraissent pas un motif suffisant.

Le surmenage ? quelle bête est cela ? Il n'est pas d'ici, où sans trêve on donne tout son effort. C'est chez l'oisive. Madame, qu'un jour on se surmène, parce que tous les jours on flâne. La force est une récompense.

Aux munitions, l'ouvrière est contente : Pour l'homme elle travaille sous le regard de l'homme. Elle est mise à sa place par la guerre.

A l'heure de l'apéritif, on voit les compagnons, hommes et femmes, reprendre ensemble les propos d'hommes de la veille : appréciations de guerre ne différant pas de celles qu'énonce un conseiller d'Etat, mais parfois mieux informées, car, ici seulement, on sait ce qui se consomme de munitions. Cela sans nul air de visage où se voit l'idée des sexes différents. Manches troussées devant le travail, il n'y a pas l'homme et la femme, mais le bon ouvrier. La femme perd en mystère ce qu'elle gagne en influence. Et cela nous vaut bien quelques doux mariages entre ces loyaux collaborateurs.

Aurel.

## Ce que l'on dit

## En attendant...

*Chaque année les hommes attendent le printemps, et ils distinguent sa venue à des signes certains : il y a des fleurs précoces qui sortent de terre ; il y a des arbustes qui bourgeonnent avant les autres.*

*Il en est de même, hélas, pour cette entreprise de meurtre en gros et détail qui s'appelle la guerre : on prévoit qu'au printemps les adversaires sortiront chacun leurs plans nouveaux, et leurs plus récentes inventions dans l'art, décidément indispensable à l'humanité, d'arracher la vie au prochain : plans ou inventions médités et menés à bien — si j'ose dire ! — dans la relative accalmie des mois d'hiver. Et il y a, comme dans la nature, des manifestations de précocité.*

*Cette fois, c'est l'Allemagne qui nous offre une de ces manifestations, semblables au surgissement des perce-neige dans nos bois, mais beaucoup moins agréables. Elle nous l'offre sous la forme de promenades, au-dessus de Paris, de zeppelins qui ont été, paraît-il, perfectionnés : leurs bombes sont plus lourdes, ils ont multiplié le nombre de leurs canons automatiques et de leurs mitrailleuses, peut-être accru la force de leurs moteurs.*

*Du point de vue militaire, de telles expéditions ne signifient absolument rien : la prise du moindre petit coin de tranchée aurait bien plus d'importance. Mais il ne faut pas se dissimuler que, telle la floraison des perce-neige, elles annoncent le renouvellement de l'activité militaire de l'ennemi. Et il nous sortira encore autre chose, il faut le prévoir. Il peut avoir construit de nouveaux engins, ou accru en tout cas la quantité de pièces à longue portée dont il dispose et dont il se servira contre certaines places situées à la périphérie de notre front. Puis viendront des tentatives d'ensemble, car si sa situation financière, sociale, et même psychologique n'est pas bonne, d'après des renseignements qui semblent dignes de foi, il essaiera de s'en tirer par des sursauts d'énergie.*

*Mais nous aussi, j'imagine, nous ne sommes pas restés sans rien faire ! Qu'est-ce que nous allons sortir, je n'en sais rien, mais nous sortirons quelque chose. Cette année 1916 sera sans doute la plus cruellement originale de cette guerre, peut-être au point de vue des manœuvres, en tout cas au point de vue du machinisme militaire.*

Pierre Mille.

Hier matin, rue Cambon, l'un de nos ministres — ce n'est pas celui de l'aviation — descend du boulevard vers les Tuileries, en compagnie d'un ami d'enfance, qui, venu de sa province, traverse Paris pour vingt-quatre heures.

Bras dessus, bras dessous, on va et l'on parle des zeppelinades comme de tout ce qui peut manquer encore à notre cinquième arme pour qu'elle soit au point.

— Mon cher, affirme le ministre, tout irait bien en aviation si l'on voulait se rendre compte de la légère paille qu'il suffirait de déplacer et que l'on a sur l'œil. Un mois de sage mise au point et tout marcherait bien. Mais la paille, la paille !...

A ce moment, l'Excellence heurte de l'épaule une longue poutre que transportent sept hommes vers une charrette, devant un immeuble en construction. Blanchi de poussière et de plâtre, il s'entend crier, trop tard, par un maître compagnon :

— Faites pas de mal à la poutre, citoyen.

— Dis donc, mon vieux, insinue l'ami du ministre qui pense à la fable de la *Paille et de la poutre*, crois-tu que ce soit si commode que cela d'arranger les choses de l'aviation ?

Le ministre ne répondit rien : il s'époussetait.

\*\*\*

Poilus permissionnaires, ne vous mettez pas en civil. Quelque histoire pourrait vous arriver, pareille à celle qui eut hier pour cadre un wagon de première du Nord-Sud. Le contrôleur passe et pointe les billets. Un voyageur d'une quarantaine d'années tend négligemment le sien.

— Mais, objecte l'employé, vous vous trompez, monsieur. Ce billet-là, il est d'avant la guerre.

— Comment, d'avant la guerre ?

— Parfaitement, voyez la date.

C'était vrai. Le voyageur explore sa poche de pardessus et ramène le bon billet.

Mais un capitaine, en uniforme, était assis en face de lui. Il regarde bien le civil et se décide :

— Pardon, monsieur, vous êtes Français ?

— Assurément.

— Vous êtes mobilisé ?

— ... Oui, répond moins cavalièrement l'interpellé. Et je suis en faute, je l'avoue.

— Vous vous êtes mis en civil ?

— Je dois en convenir. Je n'avais pas mis ce pardessus depuis la déclaration de guerre.

— ... Et vous y avez retrouvé un billet de première de juillet 1914.

Le soldat coupable s'attendait à être au moins signalé. Mais le capitaine était bon enfant.

— Mon ami, croyez-moi, allez remettre votre uniforme.

L'affaire n'aura pas de suites.

\*\*\*

A propos de la dernière agression des dirigeables allemands, on s'est demandé quelle était la vitesse d'un projectile lancé de 3,000 mètres de hauteur. Les évaluations ont varié entre 100 mètres et 250 mètres à la seconde. Le chiffre indiqué par la théorie est 242 m. 60. La résistance de l'air le diminue un peu, mais dans le cas d'une bombe en métal cette diminution est négligeable. Remarquons d'ailleurs que cette vitesse est inférieure au moins de la moitié à celle d'un obus du même calibre lancé par une pièce d'artillerie pareille à celle qui a bombardé Nancy.

Le temps de chute est d'environ 25 secondes. Le dirigeable ayant une vitesse d'au moins 60 kilomètres à l'heure a donc dépassé le point de chute de près de 500 mètres quand l'explosion se produit. Cette circonstance rendrait le réglage du tir fort difficile, même au cas où le point de chute serait visible et repérable.

\*\*\*

Comme bien d'autres industries, celle de la reliure chôme un peu. Mais on fait pourtant de la reliure de luxe, et plus souvent qu'on ne le pourrait croire.

Depuis dix-huit mois, bien des familles ont pris soin de conserver les lettres chères qui venaient du front. La liasse s'est grossie feuille à feuille, et c'est une histoire de la guerre, à la fois tendre et pittoresque, tragique... et douloureuse.

Telles mamans qui portent aujourd'hui le deuil ont remis à plat les pauvres lettres dont la série a été définitivement close par une balle ennemie et elles ont porté le précieux courrier chez le relieur pour qu'il monte chaque page sur onglet et grave sur la couverture noire, en un or pâle, ou en un ton de pourpre symbolique, un nom et deux dates.

D'autres, plus heureuses et qui reçoivent encore des lettres tous les jours, sont allées, elles aussi, plusieurs fois chez le relieur. Par semestre, elles ont fait rassembler les épîtres de la gloire. Elles vont commencer leur quatrième volume.

Ces livres manuscrits ne seront pas les moins beaux de tous ceux qu'aura fait naître le long drame.

\*\*\*

Le *Petit Messenger des Arts et des Artistes* continue ses intéressantes enquêtes et publie aujourd'hui diverses réponses à une question posée par la Société d'éducation populaire *Art et Science* : « La guerre aura-t-elle une influence sur notre art national ? »

M. Paul Vitry redoute qu'on ne nous oblige à éviter toute recherche de modernisme en art, par crainte de tomber encore dans le munichois. Et il prévient fort justement les esprits contre le respect excessif de la pseudo-tradition.

Le maître statuaire Pierre Roche voit l'art français sortant victorieux de la grande guerre, victorieux de lui-même, ayant repris conscience de sa conscience, victorieux de l'ennemi après avoir vomé tout ce qu'il en avait absorbé d'impur.

M. José Belon attend, lui aussi, la libération « de toutes les influences néfastes du dehors ».

M. Carabin, pessimiste, demande dix ans avant que l'on n'assiste à une sensible renaissance de nos arts nationaux. M. Jean Baffier annonce, chez nous, le refleurissement des arts utiles.

M. Massoul, céramiste, craint enfin que la guerre des machines et de la science ne tue l'art et que les artistes ne soient voués au rôle de fossiles, sous le règne de l'Argent et de la Mécanique.

Heureusement que, dans ce début d'enquête, il y a une majorité d'optimistes.

J. Veilleur.



## Vif débat à la Chambre sur la défense aérienne DE PARIS

*Le ministre de la Guerre s'expliquera  
devant la commission de l'armée.*

Ainsi que nous l'avions prévu, il a été question, hier à la Chambre, des derniers raids de zeppelins sur Paris, cela sous la forme d'une demande d'interpellation de M. Dejeante sur les mesures prises par le ministre de la Guerre pour la protection de la capitale.

Très nettement, le général Galliéni indiqua ses sentiments :

— J'aimerais mieux, dit-il, que cette discussion n'ait pas lieu. Je craindrais de porter à la tribune des renseignements qui pourraient servir à l'ennemi. Je suis d'ailleurs prêt à donner dans vos commissions toutes les indications nécessaires.

— Il faudrait cependant résoudre la crise de l'aviation, fait observer M. Charles Benoist.

Ces paroles provoquent une intervention du président du Conseil.

— La crise de l'aviation n'existe pas, dit M. Briand.

Et M. Charles Benoist de riposter :

— Ce qui n'existe pas, c'est le gouvernement ! Debout, à son banc, M. Aristide Briand proteste avec force :

— Si vous avez la pensée que le gouvernement n'existe pas, dit-il à M. Charles Benoist, vous êtes coupable de le laisser au pouvoir.



Prétendre qu'il y a une crise de l'aviation, au moment même où nos aviateurs accomplissent chaque jour des prodiges d'héroïsme et où, sur le front, notre aviation affirme chaque jour sa supériorité, profiter de ce qu'un événement pénible s'est produit à la faveur de circonstances atmosphériques en face desquelles il est raisonnable et juste de reconnaître que souvent les précautions les plus minutieuses sont impuissantes, profiter de cet événement pour jeter le doute dans une population admirable de calme et d'énergie, c'est porter atteinte à la confiance du pays, et cela ne constitue pas un élément de victoire.

On applaudit sur quelques bancs.

Le président du Conseil affirme que le gouvernement n'a jamais fui les interpellations. Mais quand le ministre de la Guerre déclare qu'il ne serait pas possible, sans inconvénient, d'apporter à la tribune toutes les explications que comporterait un débat sur la question soulevée par l'interpellation de M. Dejeante, on doit le croire.

M. Aristide Briand demande, en conséquence, que le débat n'ait pas lieu.

M. Dejeante accepte l'ajournement.

M. Charles Benoist reproche au président du Conseil d'avoir déplacé la question :

Personne n'a songé à reprocher aux aviateurs de n'avoir pas fait leur devoir, dit le député du sixième arrondissement. Tout le monde a cru que trente avions étaient aussitôt partis à la chasse du zeppelin. Mais plus il y faudra croire, plus nous demanderons si les moyens dont nous disposons sont à la hauteur de leur courage. Une question ne se règle pas parce qu'on se tait, et elle n'est pas réglée parce qu'on parle. (Applaudissements.)

La vérité, c'est que nous n'avons pas de gouvernement.

— Dans ce cas, interpelliez-moi, dit M. Briand. Sur ce point, j'accepte de répondre tout de suite, si vous le voulez.

M. Charles Benoist réplique :

La France ne sent pas, et on ne sent pas au dehors cette coordination de tous les efforts qui prouve l'existence d'un gouvernement remplissant fidèlement son rôle. Cela tient à une maxime appliquée depuis de nombreuses années, qui se traduit ainsi : « N'importe qui étant bon pour n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où. »

Le président du Conseil proteste à nouveau, déclarant que le gouvernement a conscience d'avoir réalisé son programme ; il veut gouverner avec sang-froid et sans arbitraire, mais livrer son autorité à des discussions hasardeuses serait affaiblir le moral du pays.

On entend encore M. Lauche, qui se plaint que la population parisienne ait été avertie tardivement, samedi, et demande que les députés de Paris soient entendus par le gouvernement auquel ils ont à présenter des doléances et à donner des renseignements. Puis l'interpellation de M. Dejeante est ajournée, étant entendu que le général Galliéni fournira aujourd'hui des explications à la commission de l'armée.

## SEPT ZEPPELINS ont survolé l'Angleterre

*Il n'y eut que des dégâts matériels*

En formation d'escadre — ils étaient six ou sept — les zeppelins ont, encore une fois, survolé les côtes anglaises, bombardant au hasard des villes ouvertes sans causer, heureusement, de dommages importants.

Voici le communiqué officiel du War Office :  
Un raid opéré par six ou sept zeppelins a eu lieu dans la nuit sur les comtés du nord-est et du centre de l'Angleterre.

Un nombre considérable de bombes ont été jetées. Mais jusqu'à présent on ne signale pas de dommages importants.

Un nouveau rapport sera publié aussitôt que possible.

Ce raid constitue la première visite de zeppelins sur l'Angleterre depuis le mois d'octobre dernier ; mais c'est la troisième attaque d'appareils ennemis en Angleterre depuis une semaine exactement, et c'est le vingt-quatrième raid aérien depuis le début de la guerre. Au cours de ces voyages, les aéronefs ont fait 633 victimes, dont 181 tués et 452 blessés. Le raid d'octobre, le plus meurtrier de tous, fit, à lui seul, 170 victimes, soit 56 morts dont 15 soldats et 114 blessés dont 13 soldats.

L'escadrille ennemie avait-elle l'intention d'atteindre Londres ? En fut-elle empêchée par suite d'avaries ? A-t-elle reculé devant les défenses anglaises ? On ne sait. Ce qui est certain, c'est que Londres avait été recouvert toute la journée d'un épais brouillard et qu'à la nuit les magasins avaient été éclairés plus que d'ordinaire. Cette circonstance aurait pu avoir de terribles conséquences.

### A Paris il y eut une fausse alerte

Tandis que les zeppelins survolaient les côtes anglaises, un poste de nos guetteurs signalait, au nord de Compiègne, les mouvements suspects d'un dirigeable.

L'alerte devait être de courte durée. Découvert par nos projecteurs, canonné par les batteries spéciales, poursuivi par les escadrilles aériennes du front, le zeppelin ne tarda pas à faire demi-tour et à disparaître au delà des lignes prussiennes.

## L'express de Calais déraile près de la gare de Saint-Denis

### Nombreuses victimes

L'express de Calais à Paris a déraillé hier soir, à 7 h. 20, à une centaine de mètres de la gare de Saint-Denis.

Des wagons prirent feu. Ce fut une panique indescriptible. On comptait, aux premières nouvelles, dix morts et de nombreux blessés.

Les pompiers s'appliquent aux travaux de débarrasser de la voie.

De l'enquête à laquelle procèdent les autorités et des inspecteurs de la Compagnie du Nord accourus sur les lieux, il semble résulter que l'express a été télescopé par un train de marchandises.

### Mort de M. J. Delafosse

Nous avons appris hier, avec regret, la mort de notre distingué confrère, M. Jules Delafosse, député du Calvados.

Né le 2 mai 1841, ce qui lui donnait près de soixante-quinze ans, M. Jules Delafosse avait collaboré sous l'Empire au Journal de Paris avant de fonder dans son département, à Caen, l'Ami de l'Ordre. Elu comme conservateur par les électeurs de l'arrondissement de Vire, le 14 octobre 1877, invalidé, puis réélu le 7 juillet 1878, il avait siégé depuis à la Chambre, sauf pendant la législature de 1898 à 1902.

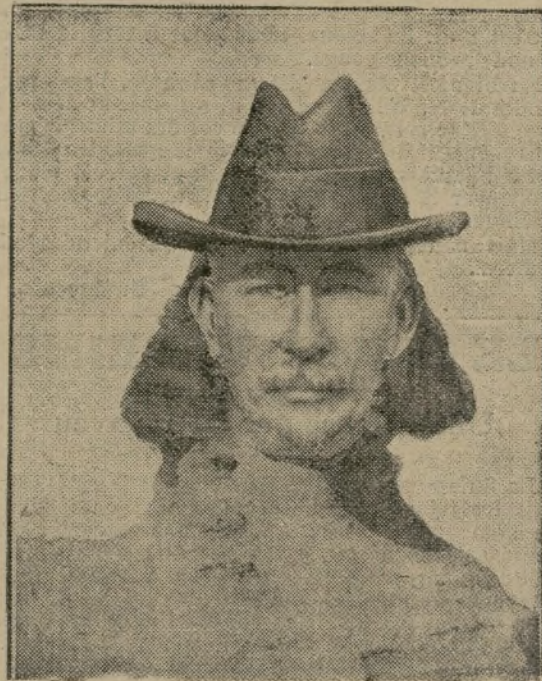
Orateur disert, spécialiste des questions extérieures, M. Jules Delafosse était aussi un fin lettré. On lui doit, en dehors d'innombrables articles, plusieurs ouvrages remarquables, notamment la Psychologie du député, Figures contemporaines, Portraits d'hier et d'aujourd'hui, et la Théorie de l'Ordre.



M. J. DELAFOSSE  
(Phot. Henri Manuel.)

## RETOUR DE BERLIN

## LE COLONEL HOUSE qui sans doute a beaucoup vu ne raconte pas grand' chose



Un sphinx en chapeau mou

Le retour à Paris du colonel House, envoyé personnel de M. Wilson, président des Etats-Unis, était guetté avec une vive curiosité. Que nous dirait-il de son séjour à Berlin ? Quelle impression en rapportait-il ? Et, enfin, était-il exact qu'il eût fait à un rédacteur du Berliner Tageblatt cette déclaration laudative :

« L'Allemagne m'est plus chère à chaque visite que je lui fais... »

Pour parer à l'inévitable assaut des représentants de la presse, l'ambassade américaine avait pris les devants et averti les journaux que le colonel recevrait à partir de cinq heures.

Nous sommes donc plusieurs à attendre le missus dominicus d'outre-mer. Il entre. Petit, correct, élégant dans sa jaquette noire, il nous donne à chacun un vigoureux shake-hand et prie ensuite un de ses compatriotes de bien vouloir traduire les questions qu'on lui posera et les réponses qu'il donnera. Pour cette deuxième partie, la mission du confrère sera très facile : le colonel House répond presque par monosyllabes, d'une voix basse.

Et l'interview commence :

— Quel est le but de votre venue en Europe ?  
— J'ai déjà assez parlé à ce sujet avant mon départ pour l'Amérique. Je n'y reviendrai pas.

— Etes-vous resté longtemps à Berlin ?  
Le colonel répond plus bas encore. Le confrère, qui nous sert d'interprète croit avoir compris « quatre jours », mais le colonel rectifie : « trois nuits ».

— Quelles sont les impressions que vous rap-  
portez de Berlin ?

— Je n'aime pas répondre à cette question. D'ailleurs, je ne dirai pas non plus mes impressions de Paris ou de Londres.

— Allez-vous rester longtemps ici ?

— Jusqu'à lundi.

— Où irez-vous après ?

— A Londres.

Ce style télégraphique n'est point propice aux confidences sensationnelles. Le colonel nous regarde froidement, peut-être même un peu ironiquement. Il sent venir la question indiscrète et se prépare à répondre ou, pour mieux dire, à ne pas répondre.

Mais elle ne vient pas encore.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé à Vienne ?

— Parce que j'ai vu l'ambassadeur Penfield en Suisse.

— Et l'ambassadeur américain à Rome ?

— M. Pagett m'a télégraphié qu'il aurait voulu me rencontrer en Suisse ou sur la Riviera, mais je n'avais pas le temps.

— Pouvez-vous nous dire pourquoi vous êtes si pressé de rentrer en Amérique ?

— Je n'aime pas répondre à cette question.

Tout cela, c'est très bien, mais cela ne fait pas mon affaire. La fameuse phrase du Berliner Tageblatt, la déclaration d'amour à l'Allemagne, est-elle authentique ou non ? Je demande :

— La phrase que vous attribue le Berliner Tageblatt est-elle exacte ?

Je n'ai pas besoin de préciser. Mais le colonel ne bronche pas.



— Je ne répondrai pas au sujet des phrases qu'on me fait dire ni des lieux où on me les a fait dire.

Un si ence : puis le confrère interprète reprend son petit jeu :

— Avez-vous vu le chancelier allemand ?

— Oui.

— Quelle est votre impression sur lui ?

— Je n'aime pas répondre à cette question.

— Est-il vrai que vous avez déjeuné avec M. de Bethmann-Hollweg et M. Zimmermann ?

— Je n'ai accepté aucune invitation et n'ai jamais pris mes repas ailleurs qu'à l'ambassade...

C'est tout. Le colonel nous serre à tous la main et nous prenons congé.

Eh bien ! il n'a pas dit grand-chose, l'ami personne de M. Wilson ; il n'a ni affirmé, ni démenti quoi que ce soit. Pourtant, de ces dix minutes passées avec lui, je rapporte une conviction bien nette : jamais cet homme froid et correct n'a pu prononcer la phrase que le *Berliner Tageblatt* lui attribue.

Mais nous eussions aimé le lui entendre affirmer....

G. Zuccala.

## LE CRIME DE REIMS

Une défense qui est un aveu

La Suisse romande et Genève sont inondées depuis trois jours par de grandes brochures jaunes ou flambées ce titre : « Le bombardement de la cathédrale de Reims. » Ces brochures sont imprimées sur papier de luxe et écrites en français, bien que comme indication d'éditeur il y ait le nom d'une grande librairie de Berlin et bien que comme indication d'auteur il y ait la signature anonyme du ministère de la Guerre allemand.

L'envoi s'est fait sous enveloppes timbrées et cachetées à toutes les personnalités de la Suisse romande. Le même envoi d'une brochure identique, mais celle-là rédigée en langue allemande, a eu lieu simultanément dans toute la Suisse allemande et l'envoi d'une brochure rédigée en langue italienne dans toute la Suisse tessinoise.

Il s'agit, on le devine, d'une brochure apologétique où les autorités militaires allemandes tentent de se disculper de ce qu'un écrivain neutre a appelé « le plus grand sacrilège de l'histoire ». Les explications fournies n'ont rien de nouveau. Il n'y aurait même pas lieu de les signaler si elles n'étaient accompagnées de documents officiels fournis par une soi-disant « commission militaire d'enquête du ministère de la Guerre prussien sur les violations du droit des gens ». Trois de ces documents sont au moins fâcheux pour ceux qui les produisent. Ils établissent, en effet, sans discussion possible, qu'avant de commettre leur sacrilège, les officiers d'artillerie allemands commandant les batteries ont hésité, ont demandé des ordres et que l'autorisation de tirer sur la cathédrale leur est venue par téléphone du commandant en chef en personne. C'est ce qu'ont déposé, sous la foi du serment :

1° Le capitaine commandant la première batterie qui a tiré ;

2° Le général commandant la division dont relevait cette batterie ;

3° Le colonel chef d'état-major du commandant en chef.

Ce dernier déclare en termes textuels :

— Le commandant en chef de l'armée avait enjoint de respecter la cathédrale. Le 19 septembre, vers midi, je me trouvais au bureau du commandant en chef lorsque le commandant de la division fit demander s'il y avait lieu de se conformer à la défense du commandant en chef d'armée de tirer sur la cathédrale. L'utilisation des tours comme poste d'observation par l'artillerie ennemie me paraissait d'autant plus vraisemblable que la ville de Reims elle-même est située dans un fond et que, par suite, les tours de la cathédrale se présentent admirablement à un pareil usage militaire. Je répondis donc téléphoniquement qu'on pouvait envoyer contre la tour un coup de mortier. Quelques instants plus tard, le téléphone m'informa de l'exécution. Un coup de mortier avait été tiré et avait frappé la tour.

Ainsi, l'auteur du sacrilège commis contre la cathédrale de Reims est connu et identifié. Ce n'est pas un artillerie quelconque ; c'est le commandant en chef de l'armée allemande en personne qui, délibérément, froidement, après avoir été consulté, a donné l'ordre de tirer. C'est lui qui devra en porter la responsabilité devant l'Histoire.

## Le consul de Turquie à Salonique en liberté

GENÈVE. — Le consul de Turquie à Salonique, arrêté comme on sait avec ses collègues, sur l'ordre du général Sarrail, est arrivé hier à Genève, venant de Toulon. Il quittera probablement Genève aujourd'hui ou demain, se rendant à Constantinople, via Berlin.

## LA SITUATION MILITAIRE

### Les arguments en faveur d'une offensive allemande sur notre front

Nous citons récemment un article du journal de Berlin, *der Tag*, qui concluait à l'inutilité complète et même au danger d'une offensive allemande sur le front français. La *Franckfurter Zeitung* vient de publier sur le même sujet un article non moins long, ni moins lourd d'arguments, ni moins enveloppé de réticences, que celui de son confrère, mais qui laisse entendre que la situation ne saurait se prolonger sans inconvénients graves pour l'Allemagne.

« Dans cette guerre, y fait-on observer, qui nous coûte chaque jour 70 à 80 millions de marks, sans compter la perte due au chômage des industries privées, il importe de ne pas laisser le temps inemployé. Sans aucun doute, nos généraux et leurs états-majors n'ont qu'un but : hâter la décision. »

Comment obtenir cette décision ? D'abord en parant au danger nouveau de la jonction des Anglais et des Russes par Bagdad et la Perse.

« Vers ce lointain Orient notre tâche et celle de nos amis ne sont pas terminées. Les possibilités militaires n'y sont pas épuisées ; à vrai dire nous n'avons même pas fait face à toutes les nécessités militaires. Il ne faut pas mépriser l'effort que tentent les Anglais pour rejoindre les Russes en Mésopotamie et en Perse. Prenons garde que le cercle ouvert par nos armes ne se referme sur nous. »

Mais la seule victoire qui puisse mettre fin à la guerre est celle qui sera gagnée sur le sol français :

« On nous répète cependant, comme au début de la guerre, que les événements décisifs se produiront en Europe, particulièrement en France. Rien n'est plus exact. Nombre de Français vivent dans cette illusion que leur armée n'a jamais été vaincue. Nous avons les moyens de dissiper l'illusion. Il n'est pas douteux que nous le fassions quand le moment sera venu. »

Le ton gourmé de ces articles montre qu'ils sont l'un et l'autre inspirés : ils traduisent donc une profonde divergence de vues parmi les chefs de l'armée allemande, et cette divergence se révèle, en effet, par les hésitations dont nous sommes témoins depuis deux mois : il est manifeste que, jusqu'à l'heure actuelle, le haut commandement de nos ennemis en est encore à discuter différents plans d'action et n'en a adopté définitivement aucun. Cependant le temps passe, le pays s'appauvrit, et l'opinion s'énervé. L'article de la *Franckfurter Zeitung* établit clairement qu'un jour où l'autre les Allemands seront forcés de risquer une grande attaque. Si elle a lieu sur notre front, nous l'attendons avec confiance, non pas que nous ayons l'illusion folle de n'avoir jamais éprouvé d'échec, mais parce que nous savons quelles sont la force de nos positions, la puissance de nos moyens matériels et la valeur de nos soldats.

Jean Villars.

## La famine en Pologne

GENÈVE. — Les journaux de langue française arrivés ces jours derniers en Suisse signalent tous que la malheureuse Pologne est en proie aux horreurs de la famine. Au nom de la population qui se trouve actuellement soumise aux autorités militaires allemandes, M. le prince Lubomirsky et le comte Rosikier se sont adressés, par l'intermédiaire de l'ambassade des Etats-Unis à Berlin, au comte Wielopolsky et au baron Kronenberg à Pétersbourg, afin de les prier de solliciter l'appui du gouvernement russe pour importer des vivres d'Amérique destinés aux Polonais menacés de mourir de faim. Il s'agit d'obtenir un sauf-conduit de l'Angleterre permettant à ces provisions

d'être débarquées à Dantzig. La Russie demanderait ce laissez-passer à l'Angleterre.

A ce propos, la *Gazette polonaise de Moscou* publie un télégramme de Pétersbourg d'après lequel le comte Wielopolsky et le baron Kronenberg se sont rendus chez M. Sazonow, ministre des Affaires étrangères, et lui ont soumis la communication du prince Lubomirsky et du comte Rosikier, en ce qui concerne la situation où se trouve la Pologne : « Le ministre, affirme la *Gazette polonaise*, s'est tout particulièrement intéressé à cette question et a promis son concours le plus actif. »

### L'ex-président Roosevelt qui n'est pas l'ami de M. Wilson mène une vive campagne

NEW-YORK. — M. Roosevelt, parlant hier à Brooklyn, a énergiquement dénoncé la politique du gouvernement américain, qui se fait l'instrument de l'Allemagne. « Nous accepterons de l'argent, a-t-il dit, pour nos femmes et nos enfants assassinés et nous ferons le jeu des assassins contre les Alliés qui luttent pour délivrer la Belgique, c'est-à-dire contre les nations qui se conduisent avec équité. Nous nous rendons ainsi en partie responsables des crimes de l'Allemagne. »

D'autre part, on annonce que M. Roosevelt vient de terminer un volume sur la guerre actuelle et le rôle que les Etats-Unis devraient jouer dans le vaste conflit européen.

Il a donné à son ouvrage ce titre significatif : *Crains Dieu et prends des mesures*. Le livre paraîtra prochainement et produira fort probablement une vive sensation.

## Les communiqués britanniques

LONDRES. — Communiqué du front occidental britannique (21 heures) :

Un détachement britannique pénétrant la nuit passée dans les tranchées allemandes, dans les parages de la route de Kemmel à Wytschaete, les a trouvées remplies de combattants auxquels il a infligé une perte de 30 hommes.

Il a détruit deux mitrailleuses et a ramené trois prisonniers.

Pendant la journée, il y a eu une activité considérable de l'artillerie aux alentours de Fricourt, au nord de Loos et au nord de Wulverghem.

Officiel. — Corps expéditionnaire de Mésopotamie :

Le récent compte rendu ottoman, suivant lequel la colonne britannique, à l'ouest de Kurna, aurait été forcée de battre en retraite, ayant perdu cent morts, cent chameaux et cent tentes est dénué de fondement.

Le seul incident auquel il puisse se rapporter est la reconnaissance faite près de Shattrah et qui a été attaquée par les Arabes ; elle a eu quelques pertes, mais elle a infligé de fortes pertes à l'ennemi.

### Les contingents irlandais

LONDRES. — Un rapport adressé au ministre de la Guerre par lord Wimborne, vice-roi d'Irlande, établit que l'Irlande a fourni un total de 127.323 hommes depuis le début de la guerre et possède encore une réserve de célibataires disponibles, supérieure à 100.000 unités.

Lord Wimborne ne croit pas qu'il soit désirable de voir appliquer à l'Irlande le système de lord Derby. (*Information*).

## LES ANGLAIS ARRÊTENT la malle des Indes néerlandaises

On annonce que les Anglais ont retenu la malle des Indes néerlandaises que transportait le vapeur *Rembrandt*, parti d'Amsterdam le 22 janvier, et la malle destinée au Sud-Amérique, que transportait le vapeur *Zeelandia*, parti d'Amsterdam le 19 janvier.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 1<sup>er</sup> Février (548<sup>e</sup> jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler, en dehors de quelques tirs de notre artillerie entre l'Oise et l'Aisne, sur les organisations ennemies de Sainte-Léocade et, en Lorraine, sur des convois dans la région de Domèvre.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, lutte d'artillerie assez vive au sud de la cote 119.

Au nord de la route de Saint-Nicolas à Saint-Laurent (nord-est d'Arras), un détachement ennemi a tenté une attaque qui a

été arrêtée aussitôt à coups de grenades.

Notre artillerie a exécuté sur les positions ennemies de la route de Lille (sud de Thélus) un bombardement qui a provoqué un incendie suivi d'explosions.

Entre Avre et Oise, nos batteries ont dirigé des tirs sur les tranchées allemandes de Beuvraignes et de Fresnières et canonné des convois vers Lassigny.

Actions d'artillerie efficaces sur les ouvrages adverses de Beaulne et de la ferme du Choléra (nord de l'Aisne), ainsi qu'à l'est de Saint-Dié, dans la région de la Faye.



# DERNIÈRE HEURE

LES ZEPPELINS SUR L'ANGLETERRE

## Nouveaux détails officiels

**220 bombes, 54 morts, 67 blessés**

LONDRES (Officiel). — La nuit dernière, les Allemands ont tenté un grand raid aérien qui semble avoir été entravé par un épais brouillard.

Après avoir croisé sur le littoral, les zeppelins mirent le cap sur différentes directions et jetèrent des bombes sur plusieurs villes et dans la campagne du Derbyshire, du Leicestershire, du Lincolnshire et du Staffordshire où ils ont causé des dégâts matériels.

Aucun compte-rendu exact n'était encore parvenu à une heure très tardive de la soirée.

Les pertes signalées jusqu'à présent sont de 54 tués et 67 blessés.

LONDRES (Officiel). — Les nouveaux détails parvenus montrent que les attaques aériennes, la nuit dernière, ont porté sur une étendue de territoire plus grande que lors des attaques antérieures.

Des bombes ont été lancées sur Norfolk, Suffolk, le Lincolnshire, le Leicestershire, le Staffordshire et le Derbyshire; leur nombre est évalué à 220. Aucun légat militaire n'est signalé, sauf sur un point du Staffordshire; les dégâts matériels ne sont pas importants.

Les pertes restent fixées à 54 tués et 67 blessés.

## UN ZEPPELIN bombarde Salonique

Parmi les victimes, il y a des Grecs

SALONIQUE. — Ce matin, à 3 heures, un zeppelin a bombardé violemment Salonique, en lançant 80 bombes incendiaires.

Deux soldats grecs, cinq réfugiés et sept ouvriers ont été tués; une cinquantaine de civils ont été blessés.

Il n'y a pas eu de dégât causé aux établissements militaires.

La population est calme.

## Les forfanteries de la presse allemande à propos du raid des zeppelins

BERNE. — Les premiers journaux allemands qui commentent le raid des zeppelins sur Paris viennent d'arriver en Suisse. Leur lecture est curieuse. On sent à travers les lignes percer le besoin de s'excuser pour un acte qui soulève la réprobation quasi unanime du monde civilisé. On sent aussi percer le désir de faire du battage autour d'un engin de destruction dont l'Allemagne croit avoir le monopole. C'est ainsi que la *Gazette de Cologne* du 31 janvier, édition du soir, écrit :

L'attaque d'un aéronef allemand sur Paris a apporté aux Français une nouvelle preuve de la supériorité de nos navires aériens rigides sur les aéronefs ennemis. A nous navires on constate que l'ennemi est sans défense contre une attaque exécutée par de puissants dirigeables. La guerre est toujours un mal au point de vue humanitaire, mais lorsqu'un pays est attaqué, encerclé, étranglé comme l'Allemagne, il est pleinement justifié à se réjouir des coups qu'il frappe. Il a aussi le droit de servir à fond des armes sérieuses dont il dispose. L'ennemi n'a pas pu construire des ballons puissants qui sont le monopole exclusif de l'Allemagne et le prix d'un labeur de longues années. Aujourd'hui, non seulement les aéronefs mais les meilleurs appareils d'aviation sont en notre possession.

Puis, prise d'une sorte d'accès de fureur, la *Gazette de Cologne* écrit :

Encore une fois, nous déplorons la guerre et les maux qu'elle entraîne. Mais ne devons-nous pas éprouver une furieuse satisfaction d'avoir le bras assez long pour rendre à toute heure à des peuples prétendus civilisés certaines infamies. Nous nous rappelons l'affaire du *Baralong* et autres atrocités similaires anglaises. Et alors, bien que nos troupes ne soient pas devant Paris ni sur le sol anglais, nous, nous comprenons à quel point des expéditions de châtiment aériennes contre les deux nids de brigands au bord de la Seine et sur les rives de la Tamise sont justifiées.

La *Deutsche Tages Zeitung* dit que les cris d'indignation de la presse française laisseront l'Allemagne indifférente.

## L'Appam retrouvé

NEW-YORK. — Un télégramme de Norfolk (Virginia) annonce que le vapeur *Appam*, qui manquait depuis plusieurs jours, est arrivé dirigé par l'équipage d'un sous-marin allemand qui l'avait saisi.

## LA CATASTROPHE DE SAINT-DENIS

On ne connaîtra qu'aujourd'hui le nombre exact des victimes, mais on compte dès à présent

**10 MORTS, 26 BLESSÉS**

### Notre enquête

C'est entre la gare de Saint-Denis et le pont de la Révolte que s'est produit le terrible accident dont nous donnons plus haut la nouvelle.

Le rapide de Calais n° 502 qui, d'après son horaire régulier, doit passer à 7 heures en gare de Saint-Denis, avait un quart d'heure de retard. A peine avait-il dépassé la station, marchant à grande vitesse, que la locomotive vint donner dans un wagon de marchandises laissé en panne au cours d'une manœuvre. Le choc fut si violent que la machine, jetée hors des rails, fut renversée avec fracas sur la gauche. Le tender et le fourgon qui la suivait, télescopés par le brusque arrêt, entrèrent littéralement l'un dans l'autre. Un wagon de 1<sup>re</sup> classe venant ensuite s'abattit également sur la gauche, entièrement démolie. Un wagon de 2<sup>e</sup> classe et trois wagons de 3<sup>e</sup> classe furent, eux aussi, renversés et mis en piteux état. Quant aux wagons de queue, ils déraillèrent sur la droite, mais sans être renversés.

En un instant, ce fut un inextricable amas d'où s'élevaient des cris de douleur. Presque aussitôt les réservoirs contenant le gaz destiné à l'éclairage prenaient feu; en quelques minutes, l'incendie gagna les wagons renversés.

### Les secours

Les pompiers de Saint-Denis, aussitôt prévenus, organisèrent les premiers secours tandis que les zouaves de Saint-Denis envoyaient des piquets pour contribuer au sauvetage des voyageurs.

On s'organisa. Tandis que les pompiers commençaient à noyer sous le jet de leurs pompes les décombres en flammes, les ouvriers mobilisés des communes voisines accouraient pour collaborer au sauvetage. A la clarté des réflecteurs, on souleva avec des crics les débris des voitures, de dessous lesquels on retira plusieurs cadavres — aussitôt enveloppés de draps et déposés provisoirement à la gare — et de nombreux blessés, dont quelques-uns très grièvement. Ceux-ci furent transportés à l'hôpital de Saint-Denis. Les autres, ainsi que les voyageurs indemnes, furent embarqués dans un train qui, sur une autre voie, gagnait Paris, et qu'on fit stopper sur les lieux de la catastrophe.

La nouvelle s'était répandue rapidement à Saint-Denis et la foule s'accumulait, tenue à distance par des piquets de zouaves.

Cependant, un général représentant le gouverneur militaire de Paris, M. Fontaneilles, directeur des chemins de fer au ministère des Travaux publics, le préfet de la Seine, le préfet de police, le

président du Conseil municipal, le directeur de la police judiciaire, M. Sartiaux, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, le maire de Saint-Denis étaient arrivés sur les lieux.

### Les victimes

A onze heures, on établit comme suit le nombre des victimes déjà retrouvées : six corps sont déposés à la Morgue de Saint-Denis; dix blessés ont été transportés à l'hôpital de la même ville, où, après leur arrivée, deux d'entre eux expiraient.

Deux cadavres, à demi carbonisés, se trouvent dans un poste d'aiguillage, ce qui porte à dix le nombre des morts.

Quinze blessés ont été transportés à Paris à l'hôpital Lariboisière.

Certains épisodes de sauvetage ont été particulièrement impressionnants.

C'est ainsi que, vers 10 heures, on est arrivé à dégager un corps emprisonné dans une inextricable réseau de planches noircies et de barres de fer tordues. C'est une femme, jeune encore. Ses cheveux épars et tout ensanglantés sont emmêlés dans des matériaux de toutes sortes; il faut lui en couper plusieurs mèches afin de pouvoir dégager la tête.

On hisse péniblement le fardeau funèbre sur une civière, et chacun se découvre devant la morte qui passe.

Le chef de train est parmi les morts.

Par un hasard miraculeux, ni le mécanicien de l'express, M. Querng, ni son chauffeur n'ont reçu la moindre égratignure.

### Minuit.

On déplace, à l'aide de leviers, des masses noircies : banquettes à demi consumées, panneaux effondrés au milieu de quoi l'on retrouve un portefeuille qu'un sauveteur remet au commissaire de police. Il servira à identifier une victime.

On signale la courageuse conduite d'un zouave, nommé Trancart qui, alors que les wagons étaient en flammes, sauva à lui seul 5 personnes.

Il a été vivement félicité par le préfet de la Seine, le président du Conseil municipal et le maire de Saint-Denis.

La circulation des trains est redevenue normale sur les voies autres que celles sur laquelle le déraillement a eu lieu.

Les travaux de déblaiement vont continuer toute la nuit et il est probable que ce n'est qu dans la journée que l'on pourra être fixé définitivement sur le nombre des victimes.

## COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major).

### FRONT OCCIDENTAL

Le duel d'artillerie dans la région de Riga a toujours été animé, au cours de la journée d'hier.

Dans la région d'Ogher, l'ennemi développe un violent feu de mitrailleuses et de mousqueterie au sud-est de Schloss et de Kokkenhusen, en amont de Friedrichstadt, une troupe allemande, vêtue de sarraus blancs a tenté de rompre la glace de la Dvina; elle a été dispersée par notre feu.

Dans la région de Fodutschki, à l'est de Svientziany, nos aviateurs ont canonné des convois ennemis et un train.

Dans la région du lac Narotche, les Allemands ont lancé des projectiles de gros calibre dégageant une odeur particulière.

Sur le front occupé par les troupes du général Ivanoff, il faut relever une action heureuse de notre artillerie.

En Galicie, sur la Strypa, un échec a été infligé à une offensive que des groupes ennemis ont tenté du côté d'un bois, dans la région nor-est de Boutchatche.

### FRONT DU CAUCASE

Nos troupes continuent à talonner l'ennemi dans la région de Tortou et de Knyss.

## Un démer ti anglais au chancelier allemand

LONDRES. — (Communiqué du Foreign Office). — Le chancelier allemand a déclaré que l'Angleterre empêchait ses alliés de faire une démarche quelconque en vue de la paix.

Cette déclaration, que les Alliés savent être fautive, est faite dans le but de rendre l'Angleterre odieuse aux yeux des neutres. D'autre part, nous apprenons que des bruits insidieux et faux sont répandus par les Allemands parmi nos Alliés, bruits d'après lesquels l'Angleterre aurait l'intention d'abandonner les Alliés et aurait même fait des propositions de paix à l'Allemagne, mais qui auraient été refusées.

Ces deux faits rapprochés donnent une bonne idée des procédés dénués de scrupules employés par l'Allemagne.

## La Suisse recense ses forces militaires

BERNE. — Le Conseil fédéral a ordonné la visite de tous les citoyens suisses exempts du service militaire, mais connaissant le maniement des armes à feu, âgés de 16 à 60 ans.

Le Conseil autorise les citoyens ayant dépassé la limite d'âge de 60 ans à se présenter volontairement.

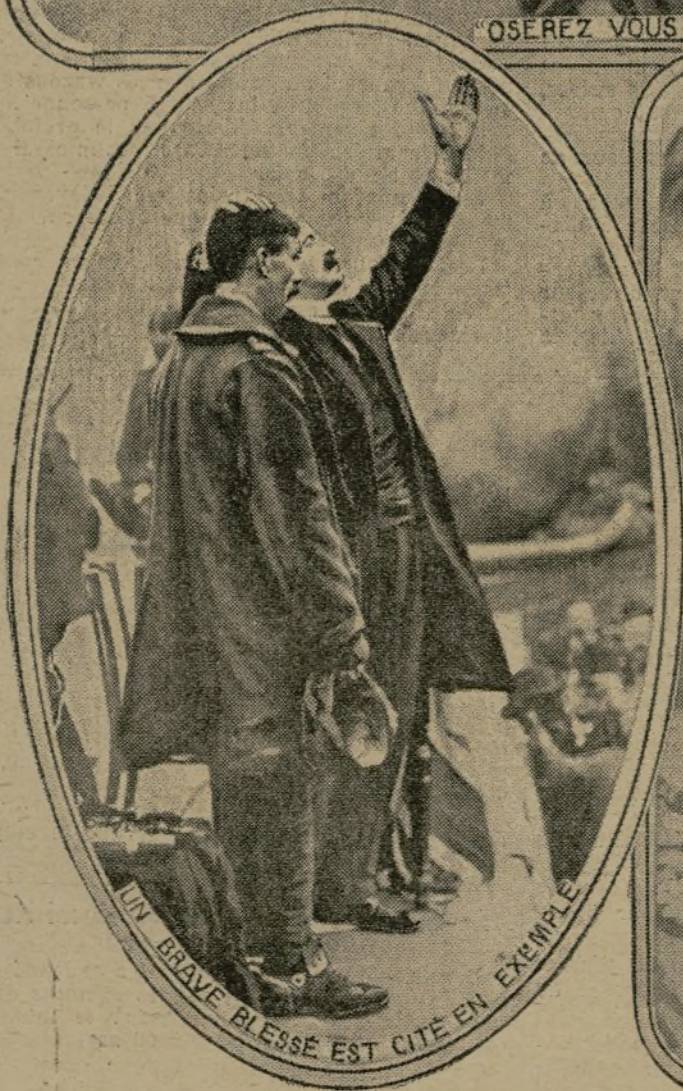
En même temps, toutes les personnes suisses ou étrangères domiciliées en Suisse, possédant des fusils et des carabines, sont également tenues à présenter ces armes à l'inspection.



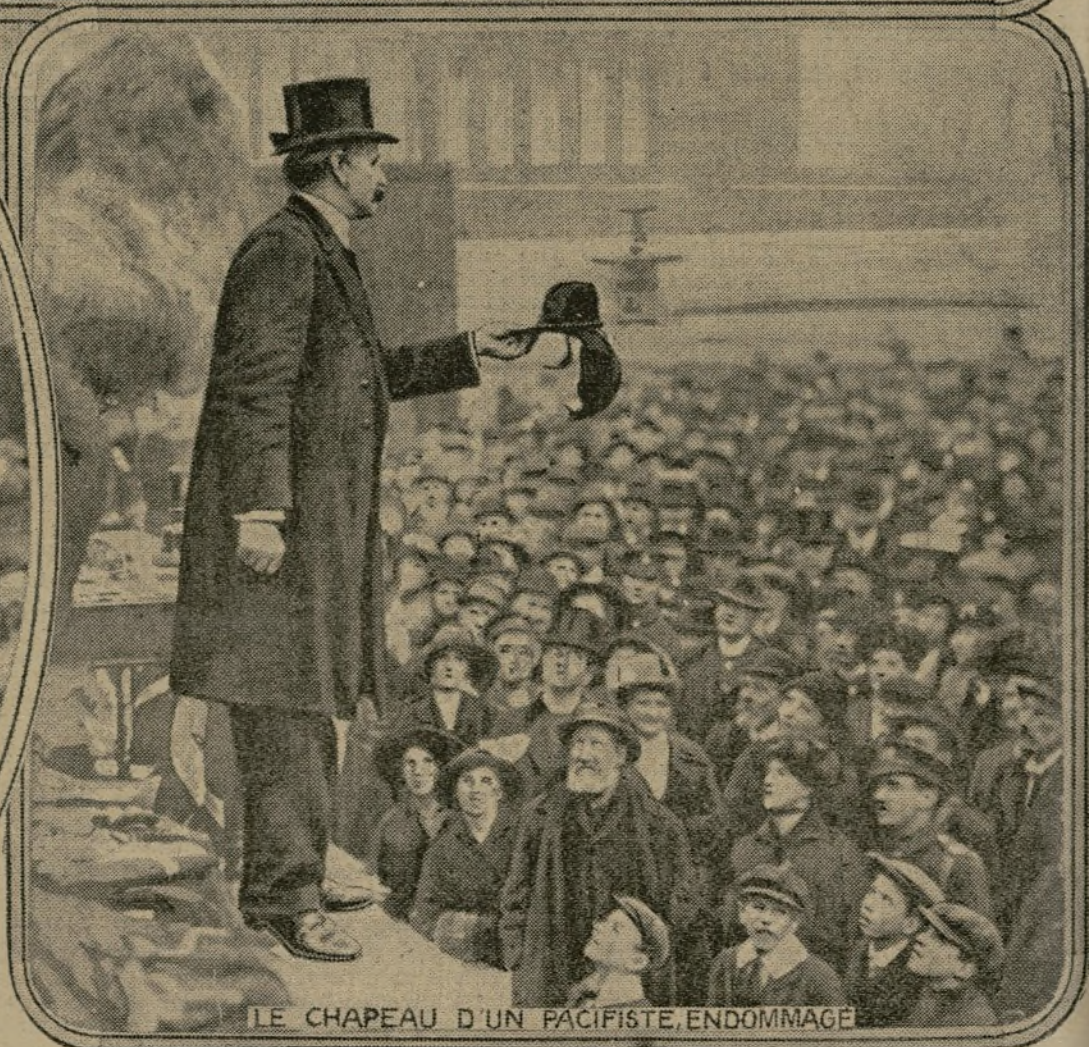
## Les orateurs de Trafalgar Square. — Pour le recrutement



OSEREZ VOUS RESTER EN CIVIL QUAND TOUS LES BRAVES SONT EN UNIFORME?



UN BRAVE BLESSÉ EST CITÉ EN EXEMPLE



LE CHAPEAU D'UN PACIFISTE, ENDOMMAGÉ

La loi sur le recrutement vient d'être votée, mais jusqu'au dernier moment la propagande pour l'enrôlement a été des plus actives. A Trafalgar Square, ce jour-là, un orateur fit monter à côté de lui un soldat et le donna en exemple à ceux qui conservaient le goût des habits civils. Et il montra à tous le chapeau d'un imprudent qui avait déclaré que les Allemands étaient ses frères.





# Les difficultés des Austro-Allemands sur le front oriental

BOUCLIER UTILISÉ PAR LES AUTRICHIENS POUR APPROCHER LES RÉSEAUX DE FILS BARBÉS



UNE ÉQUIPE DE TRAVAILLEURS ALLEMANDS



UN POSTE DE SECOURS AUTRICHIEN SUR LE FRONT RUSSE



VOITURE DES POSTES ALLEMANDES EMBOURBÉE



LOCOMOTIVE ALLEMANDE ENLISÉE DANS LA NEIGE

La neige n'est pas le principal ennemi des Austro-Allemands sur le front oriental, mais elle mérite cependant tous les éloges des Alliés pour la précieuse et constante collaboration qu'elle apporte aux Russes dans leurs opérations contre un ennemi qui, chaque jour, perd un peu de sa morgue et du terrain conquis.



# LA DENTELLE NOIRE

*Histoire vraie.*

C'était un couple de bons vieux qui faisaient bien, à eux deux, un siècle et demi.

Elle, Mme Jean, avait une petite figure ridée comme une pomme, mais toute ronde et encore toute rose malgré les années.

Lui, M. Jean, était un grand vieillard sec et noueux, avec une figure très douce. Depuis longtemps, il était maire de son village, un coquet petit village lorrain, près de la frontière, célèbre dans toute la contrée et même au delà, parce qu'il avait gardé une tradition dont il était fier à juste titre et qui permettait de vivre à peu près à toutes les femmes : elles faisaient à la main, travail délicat, une admirable dentelle noire, vendue fort cher à un marchand parisien qui en avait le monopole. La tradition voulait que cette dentelle noire fût spécialement « pour les veuves qui avaient encore souci d'être belles ».

Mme Jean, comme femme du maire, donnait l'exemple. Ses doigts habiles avaient, au cours de tant et tant d'années, tissé des lieues entières de cette merveille. Elle n'avait pas sa pareille pour la finesse de l'appât, la régularité des dessins, et le marchand n'hésitait pas à payer exceptionnellement quarante-huit sous plus cher le mètre ce qui venait de Mme Jean.

Aussi était-elle entourée non seulement de respect mais d'admiration.

M. Jean, de son côté, ne comptait que des sympathies. C'était le plus obligeant, le plus dévoué des hommes et il considérait comme un sacerdoce cette première magistrature que la confiance unanime de ses concitoyens lui renouvelait toujours.

Sur ces deux vieillards, on ne racontait aucune histoire. Leur vie était toute simple et toute nette. Ils avaient un fils et un petit-fils bien casés dans la capitale.

Et le soir de leur vie sereine tombait doucement, au milieu de l'affection de tous...

Or, il arriva que, dès les premiers jours de la guerre, la trombe allemande déferla dans le pays.

Un instant, on songea à fuir, des patrouilles ennemies ayant été signalées dans les bois voisins. Le maire fut consulté.

— Pour l'amour de Dieu, fit M. Jean, ne quittez pas le village.

Et sa voix, cette fois, s'était faite presque sévère :

— Comprenez donc, mes amis, mes enfants, qu'il y va de vos vies, de la vie de tous les vôtres, de la vie de vos demeures, si chères aussi. Il y va de votre fierté de Français. Nous avons entre les mains la plus belle des armes : le calme. J'entends donc que les hommes soient tous aux champs, comme à l'ordinaire. J'entends que toutes les femmes soient à leurs métiers, leur fenêtre grande ouverte, afin de bien faire comprendre que la dentelle célèbre qui est notre gloire continue de se tisser. Faites cela, quoi qu'il nous en coûte. Je réponds de tout.

Et voilà comment un bataillon de Hanovriens défila dans le bourg tranquille, stupéfaits de voir les hommes courbés sur leur culture et les femmes à leurs métiers, l'air triste, mais calmes, ainsi que l'avait demandé M. Jean.

Le maire était allé au-devant de l'officier qui commandait.

— Qui est parti dans votre village ? demanda celui-ci rudement.

— Personne que les hommes jeunes qui sont à la guerre, comme c'est leur devoir. Toutes les femmes sont là.

L'officier s'étonna de tant d'assurance.

— Je ne vois pas de rassemblements, ainsi qu'aillent.

— C'est que chacune est dans sa maison, devant son ouvrage.

— Quel ouvrage ?

— La dentelle noire, monsieur l'officier, la plus fameuse dentelle de Lorraine, celle dont on fait les beaux voiles de veuves.

Et — cela tint un peu du miracle — le bataillon hanovrien passa sans faire de dommage aucun.

Le commandant, seulement, demanda à voir le précieux travail.

Il fut conduit près de Mme Jean.

L'aïeule, poliment mais froidement, expliqua : — Ne faut-il pas que les veuves de France se mettent belles ? Il y a tant de fierté dans leur chagrin.

Et tandis que toute la contrée était mise à sac, seul, le petit village demeura sans dommage, continuant sa tâche habituelle.

Les remous de la guerre ne furent cependant pas sans l'atteindre. Les Allemands, après les combats désastreux de la Chipotte, y repassèrent en hâte. Mais, pendant leur long défilé, tout le monde encore était à sa place.

Il y avait toutefois, derrière les vitres, des yeux rougis, à la pensée d'enfants ou de maris, tombés déjà.

M. Jean avait veillé à ce qu'il n'y eût nulle défaillance, empressé auprès de tous, sachant consoler, remonter, encourager.

— Tenons bon, mes amis, restons à notre ouvrage. C'est la force de notre pays. Vous le voyez bien : l'orage passe ! Cette dentelle noire que vous tissez est un symbole. Il faut continuer jusqu'au bout de la tisser.

— Mais vous avez un fils, monsieur le maire !

— Oui. Il est soldat ; il se bat.

— Et un petit-fils !

— Soldat aussi. C'est à cause d'eux. C'est pour eux qu'il faut rester calmes. Regardez-moi, je suis souriant, toujours.

Le village, après la retraite des Allemands, se trouva dans la zone des armées, c'est-à-dire que les troupes françaises y cantonnèrent sans relâche.

Mais la dentelle noire n'arrêta pas de se tisser, à l'étonnement de nos soldats qui faisaient cercle autour des tisseuses.

Ils ne se lassaient pas surtout d'admirer l'aïeule, la femme du maire, qui ne craignait pas de se mettre devant sa porte, pour être mieux vue de tous.

— Le canon tonne, grand'mère !

— Eh bien ! quoi ! mes petits gars ! Cela doit-il empêcher notre ouvrage ? Pour le reste, à la grâce de Dieu !

Un à un, pourtant, des métiers s'arrêtèrent.

La Marie ne pouvait plus tisser. Pensez donc ! Son seul enfant venait d'être tué et les larmes brouillaient son ouvrage. La Françoise avait le cœur trop malade pour travailler, elle aussi, depuis que son homme était disparu. La Jeanne n'avait plus le temps, ayant à s'occuper de son frère, revenu de la fournaise avec des béquilles, se traînant.

Mme Jean, cependant, travaillait toujours à sa dentelle, comme son mari aux champs. Ils n'avaient rien perdu de leur douce confiance.

Et les gens, en passant, disaient :

— On ne vous demande pas des nouvelles de vos soldats. Bonnes nouvelles, sans doute, à voir votre air !

Ils ne protestaient pas, affectueux et bons, comme avant, sachant consoler chaque tristesse. Il n'y avait pas la misère matérielle au village, la dentelle noire assurant toujours la vie dans chaque maison.

Et cependant, un hasard m'a fait, à moi, connaître une chose effroyable, que savaient aussi, et savaient seuls, M. et Mme Jean.

Mais ils n'avaient pas voulu — en cessant de rester calmes, en cessant de donner confiance aux autres, en cessant de travailler, en cessant même d'être de bonne humeur — risquer d'amoinrir la confiance des autres et leur courage.

Cette chose effroyable était... que leur fils et leur petit-fils avaient été tués tous les deux.

Ils ne l'avaient dit à personne et ils ne voulaient pas le dire, gardant, enfouie au fond d'eux-mêmes, cette douleur atroce, la pire des douleurs.

Lui continuera à courber sa haute taille vers la terre.

Elle continuera, de ces doigts habiles, sa dentelle. Et ils auront cet héroïsme : jusqu'au bout, ils continueront de sourire...

Ah ! la belle France !...

Henry de Forge.

## LA DEFENSE AERIEENNE DE PARIS

### Les mesures municipales

Le bureau du Conseil municipal s'est réuni hier à 4 heures. Il a décidé, à la suite du raid des zeppelins sur Paris, d'organiser une permanence le soir à l'Hôtel de Ville.

Il a décidé en outre, sur la proposition de M. Gay, de demander à M. le préfet de police de prescrire la fermeture des théâtres le jour des obsèques des victimes.

### Violent incendie à Clichy

Dans la matinée d'hier, vers 5 heures, un incendie s'est déclaré dans les usines de la Compagnie générale de ferblanterie, 58, boulevard National, à Clichy.

Malgré les efforts des pompiers de la caserne Carpeaux, secondés par ceux de Clichy, l'usine a été en partie détruite.

On ne signale aucun accident de personne.

## A LA CHAMBRE

### Trois interpellations sur les débits de la quinzième région

*Peu habitué aux mouvements de séance, le général Gallieni perd un moment patience.*

Les débitants de la 15<sup>e</sup> région ont eu hier les honneurs de la tribune du Palais-Bourbon.

On sait leurs protestations contre les décisions de l'autorité militaire qui interdisent l'accès de leurs établissements jusqu'à cinq heures du soir à tous les soldats, permissionnaires ou autres. Tour à tour, MM. Fernand Bouisson et Cadenat, députés de Marseille, et François Fournier, député de Nîmes, qui interpellaient le ministre de la Guerre, se firent l'écho de leurs doléances, demandant une réglementation moins préjudiciable aux intérêts de ces commerçants.

Le général Gallieni répondit en exposant les résultats obtenus à la suite des mesures prises contre l'alcoolisme, déclarant qu'il était prêt à examiner les adoucissements raisonnables pouvant être apportés au régime actuellement en vigueur.

Un petit incident à signaler. Comme le ministre s'expliquait, fréquemment interrompu à l'extrême-gauche et sur quelques bancs de la gauche, couvrant le général d'Amade qui fit à Marseille l'enquête à la suite de laquelle furent déplacés les généraux Servière et Bernard, un député socialiste crut devoir protester bruyamment.

On vit alors le général Gallieni descendre de la tribune, ramasser ses documents dans sa serviette et s'éloigner sans mot dire. Sur les instances de M. Léon Berard, qui l'arrêta à la sortie, et de M. Viviani, garde des Sceaux, parti à sa poursuite, le ministre de la Guerre consentit pourtant à regagner son banc et à continuer la discussion. Celle-ci s'acheva, d'ailleurs, par le vote d'un ordre du jour de confiance au ministre de la Guerre.

Au début de la séance, avant le débat provoqué par la demande d'interpellation de M. Dejeante, débat dont nous parlons d'autre part, M. Deschanel, président, avait prononcé l'éloge funèbre de M. Jules Delafosse, député du Calvados.

Séance demain jeudi.

### On reparlera jeudi des fantaisies de la censure

M. Emile Constant, député de la Gironde, a déposé hier une demande d'interpellation sur les incohérences de la censure.

M. Briand a accepté d'y répondre au début de la séance de demain jeudi.

### ON ARRÊTE LE PRÉSIDENT de la Société des Alsaciens-Lorrains

La sûreté générale, agissant en vertu d'un mandat du lieutenant Rivière, adjoint au service d'Intendance, commissaire-rapporteur près le troisième conseil de guerre, a arrêté, hier, M. Eugène Kuentzmann, 52 ans, président de la société des Alsaciens-Lorrains, dont le siège est situé, 32 rue de la Clef.

M. Kuentzmann, après avoir subi l'interrogatoire d'identité, a été écroué à la prison de la Santé, sous l'inculpation d'escroqueries, abus de confiance et infraction à la loi d'août 1886 sur l'espionnage. Cette loi défend d'introduire dans une place forte ou établissement militaire toute personne empruntant un nom ou une qualité fausse. Or, le fait principal reproché à l'inculpé est celui d'avoir fait engager un étranger à l'aide d'un faux certificat lui procurant l'origine d'Alsacien-Lorrain.

M. Eugène Kuentzmann occupait, en outre, une importante fonction quasi-officielle en qualité de délégué près du bureau central de recrutement, pour y faciliter les engagements des Alsaciens-Lorrains. L'instructeur devra également demander au président de la société des Alsaciens-Lorrains de lui fournir l'emploi des dons importants reçus au profit de l'œuvre. Cette arrestation, lorsqu'elle sera connue, causera une profonde et légitime émotion parmi les Alsaciens-Lorrains, ainsi que parmi les personnalités qui patronnaient cette œuvre.

**LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



LA FÊTE DES CROIX DE GUERRE AU TROCADERO

## Le Président de la République salue les "ouvriers d'un monde nouveau"

Hier après-midi, à eu lieu, dans la grande salle des fêtes du palais du Trocadéro, magnifiquement décorée de trophées, de drapeaux et de gerbes de lauriers, la fête des Croix de Guerre, organisée par le Journal, en l'honneur des soldats qui ont été l'objet de citations.

Le président de la République, accompagné de Mme Raymond Poincaré, du général Dupargé, secrétaire général militaire, et de M. Olivier Saincère, secrétaire général civil de la présidence, assistait à cette cérémonie patriotique, en même temps que MM. Malvy, ministre de l'Intérieur; Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts; Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé; M. Briand, président du Conseil, était représenté par M. Guist'hau, chef adjoint de son cabinet; le général Gallieni, ministre de la Guerre, par le commandant Bousset, de son état-major particulier, et par le général Mallette.

Après l'exécution de la Marseillaise par la musique de la garde républicaine, M. Poincaré a prononcé un éloquent discours à la gloire des artisans de la paix victorieuse de demain, qu'il a tout d'abord remerciés, au nom de la France, d'avoir héroïquement versé leur sang pour elle. Puis, il a poursuivi :

Je ne sais pas de lecture plus fortifiante que celle de ces ordres du jour laconiques où, dans la brève simplicité des mots, apparaît l'immortelle beauté des faits. Tous les récits classiques qui ont jadis enchanté notre enfance, toutes les mâles leçons des âges disparus, toutes les légendes dorées de l'antiquité grecque et latine pâlisent auprès des réalités présentes de l'Histoire que vous écrivez. Les générations futures auront reçu de vous des modèles dont aucun texte ancien ne supportera la comparaison; et si elles continuent à chercher dans le passé lointain les premières fleurs des grandes vérités humaines, elles trouveront plus près et parmi vous les exemples les plus sublimes de patriotisme, de résignation stoïque et de sacrifice virilement accepté.

Comment toutes ces vertus se sont-elles si magnifiquement épanouies sous le ciel de France? Comment le peuple entier s'est-il élevé, d'un seul élan, à cette haute sérénité?

C'est, d'abord, assurément, que notre vieille race gaule, enrichie par les siècles, contient d'inéprouvables forces latentes d'exaltation et d'idéal. C'est aussi que jamais guerre plus injuste et plus féroce n'a été déclarée à une nation laborieuse et pacifique. Sous le coup d'une attaque brutale, la France s'est redressée, et elle a été emportée par un même mouvement de révolte indignée, qui a haussé son âme et centuplé ses énergies.

Elle s'est rappelé toutes les concessions que, durant tant d'années, elle avait volontairement faites à la paix européenne; elle s'est rappelé avec quel soin elle avait, depuis 1870, comprimé les battements de son cœur, étouffé ses sentiments intimes, avec quelle patience elle avait supporté les provocations et les défis; elle s'est rappelé que, jusqu'à la dernière heure et à la veille même de la guerre, elle avait encore multiplié les démarches pour éviter la catastrophe, qu'elle n'avait pas voulu désespérer du bon sens et de la raison, mais que tous ses efforts de conciliation s'étaient brisés contre le parti pris d'allumer l'incendie. Déclaration de guerre à la Serbie, déclaration de guerre à la Russie, invasion de la Belgique, déclaration de guerre à la France : peut-il y avoir plus nombreux et plus cyniques aveux de la savante préméditation germanique?

Ce sont là des évidences qu'aucun mensonge allemand ne saurait obscurcir. Elles ont suffi pour faire, en un instant, l'union de tous les Français.

L'ennemi avait compté que nos divisions intestines, favorisant ses projets de conquête, lui livreraient une France impuissante et déchirée. Aujourd'hui que sa rage s'épuise contre une armée qu'il sent invincible, et qu'il est réduit à tourner sa fureur contre les femmes et les enfants, il renouvelle des tentatives désespérées pour énerver notre volonté de concorde, inquiéter notre confiance et amoindrir notre fermeté. Tous ces faux bruits qui rasent le sol et qui volent dans l'ombre à la façon des oiseaux de nuit, toutes ces nouvelles trompeuses qui font succéder à l'illusion du matin le désenchantement du soir, vous ne les entendez guère passer, mes amis, dans la zone des armées; ils ne se glissent pas jusqu'à vous; ils ne se hasardent qu'à l'intérieur; ne craignez pas qu'ils puissent égarer l'opinion et troubler l'esprit public. Non! La France entière a compris, comme vous, que l'ordre, le calme, le sang-froid, sont, autant que l'activité persévérante, les conditions nécessaires de la victoire, et elle a compris aussi que de cette victoire dépendent nos destinées nationales.

Il s'est levé, au cœur de l'Europe, un empire qui, dans l'ivresse de sa force militaire, s'est cru l'empire élu, privilégié, appelé par une vocation miraculeuse à la domination universelle. Convaincu que la fin la plus insensée justifie les moyens les plus infâmes, il emploie, pour remplir sa prétendue mission divine, tantôt la cautele et l'hypocrisie. La France ne veut être ni sa dupe ni sa victime; elle ne veut pas être réduite à l'état de vassale humiliée et complaisante; elle veut conserver non seulement sa souveraineté politique, mais son indépendance économique, morale et intellectuelle; elle veut garder intacts sa civilisation, son esprit et ses mœurs.

L'enjeu de cette guerre est pour nous « formidable »; mais il ne l'est pas moins pour les neutres, qui se passionnent aux péripéties de la lutte. Et, après avoir salué en ses auditeurs les « ou-

vriers d'un monde nouveau », les « précurseurs d'une humanité affranchie », M. Poincaré a conclu en ces termes :

Vous achèverez bravement votre œuvre de délivrance et de réparation nationales. Qui de vous souffrirait qu'elle demeurât incomplète? Qui de vous se résignerait à une demi-victoire, qui serait une demi-capitulation, et qui, après tant d'épreuves et de sacrifices, n'apporterait à la France qu'une trêve éphémère?

Les moindres moments de ces jours tragiques tiennent en suspension le germe des siècles futurs. Notre avenir sera ce que nous l'aurons fait. Nous voulons tous qu'il assure à notre pays la liberté, le travail et la prospérité. Pour que se réalisent nos vœux unanimes, il faut que la paix, imposant nos conditions à nos ennemis vaincus, nous rende les provinces dont nous a dépouillés la violence, reconstitue intégralement la France démembrée et nous offre des garanties sérieuses contre la folie guerrière de l'Allemagne impériale.

C'est à cette paix victorieuse, à cette paix forte et tranquille, que vous aurez frayé, mes amis, un chemin triomphal, et le jour où vous la ramèneriez souriante dans le décor des avenues pavées, nous aurons le bonheur de voir étinceler dans vos yeux la fierté du devoir totalement accompli, et la France reconnaissante pressera sur son cœur les fils qui l'auront sauvée.

Le programme de la fête qui groupait les noms des principaux artistes de nos scènes parisiennes, a été ensuite interprété au milieu du plus enthousiasme.

## Nouvelles brèves

**Conseil des ministres.** — Le conseil des ministres, réuni hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

**M. Michalowski en congé.** — GENEVE. — Selon le *Journal d'Az Est*, le ministre d'Allemagne à Sofia, M. Michalowski, est parti en congé pour Berlin.

**Le duc de Brunswick en Autriche.** — BALE. — L'agence Wolff annonce l'arrivée du duc de Brunswick à Gmunden, où se trouve son père, le duc de Cumberland.

**La santé du prince Guillaume de Suède.** — BERNE. — Une dépêche de Malmö à l'agence Wolff annonce que le prince Guillaume de Suède a été opéré de l'appendicite.

**Mort de sir F.-H. Lovell.** — LONDRES. — On annonce la mort, à Hampstead, du doyen de l'Ecole de Médecine coloniale de Londres, sir Francis Henry Lovell. Il était âgé de soixante-deux ans.

**La surveillance de la frontière italienne.** — BELLINZONE. — Les autorités italiennes viennent de prendre de rigoureuses mesures de surveillance à la frontière. La circulation sera suspendue entre 6 heures du soir et 6 heures du matin.

**L'affaire du campement de Bône.** — ALGER. — Devries et Krief sont condamnés à deux ans de prison chacun et aux frais solidairement. Schembri et Brison sont acquittés.

**Terrible accident à bord d'un bateau.** — GENEVE. — On mande de Budapest que la balustrade d'un bateau naviguant sur le Danube s'est rompue sous la pression d'une masse de voyageurs. Plusieurs personnes sont tombées à l'eau; on a pu en retirer dix.

Comme l'accident est arrivé à 6 heures du matin, avant le lever du jour, on n'a pas pu établir si d'autres personnes tombées dans le fleuve ont pu être sauvées.

## BLOC-NOTES

### MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Muron, fille de M. et Mme Maurice Muron, née Lapaine, avec M. Diéret.

— On annonce le prochain mariage de M. Edouard-Mathieu Curmer, sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> génie, à Nancy, fils du général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur, avec Mlle Simone Ferrier, fille du lieutenant-colonel du génie, à la retraite, officier de la Légion d'honneur.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Maymac, ancien député de Loir-et-Cher et maire de Romorantin, actuellement juge de paix dans l'Orne, décédé âgé de soixante-quatorze ans;

Du réputé peintre paysagiste Pierre Vauthier, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, à Beauchamps (Seine-et-Oise);

De Mme Solange Gazeau, femme du docteur Ch. Gazeau et belle-mère du docteur H. Sicard, médecin légiste;

Du sous-lieutenant Harold Tennyson, tombé à l'ennemi, fils de Lord Tennyson et petit-fils du grand poète.

De Mlle Yvonne de Servins d'Arlicourt, infirmière de la Croix-Rouge à l'hôpital auxiliaire n° 25, décédée accidentellement, le 29 janvier, âgée de vingt-quatre ans;

De Mme Eugène Scheyen, décédée à Colmar (Alsace).

## LES SPORTS

### AUTOMOBILE

**Au Salon de New-York.** — Les constructeurs américains d'automobiles sont-ils véritablement en avance sur nos constructeurs? Ce qui est certain, c'est que, au Salon actuel de New-York, douze constructeurs exposent des moteurs 12 cylindres.

### MOTOCYCLISME

**Deux motocyclistes se tuent en course.** — En voulant éviter un troisième coureur, deux motocyclistes américains connus, Frank Montgomery et Bill Gandy, se sont tués sur la piste de Bakersfield, en Californie.

### BOXE

**A Melbourne.** — Clarke Simpson (de Victoria) a battu, au Stadium, Llew Edwards, le champion poids plume d'Angleterre, en 20 rounds.

**A Sydney.** — Le compagnon de voyage de Llew Edwards, Fred Delaney, a été battu aux points par Herb Mac Coy.

**Trois championnats en trois mois.** — Tommy Uren vient de gagner d'abord le Championnat poids légers de la Nouvelle-Galles du Sud; puis il enleva le Championnat poids légers d'Australie, et, finalement, vient de triompher dans le Championnat poids mi-moyens d'Australie.

## THÉÂTRES

**Comédie-Française.** — Aujourd'hui mercredi 2 février, en soirée, à 8 heures, *Primrose*, comédie en trois actes, en prose, de G.-A. de Caillavet et M. Robert de Flers, MM. de Féraudy, Georges Grand, Siblot, Lafon, André Polack, René Rocher, Hiéronimus, Allou, Barral, Jean Guillon, Mmes Pierson, Leconte, Gabrielle Robinne, Berthe Bovy, Suzanne Devoyod, Jane Faber, Jeanne Even, Andrée de Chauveron, la petite Charlotte Bourdin, M. Chaize.

**A l'Opéra-Comique.** — Demain, à 1 h. 1/2, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Paillard, Jean Pélrier, Ghasne, Mlle Sonia Pavloff); le *Tambour* (Mlle Marthe Chenal).

**Samedi soir, à 8 h. 1/4, la Tosca** (Mlle Marthe Chenal, MM. Fontaine, Jean Pélrier).

**Dimanche 8 février, matinée à 1 h. 1/2, le Juif polonais** (M. Jean Pélrier, Mmes Edmée Favart, Brohly, MM. de Creus, Azéma, Berthaud, Audoin). Le spectacle commencera par *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Paillard, Vauris). Soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Lucy Arbell, Vautier, MM. Darmel, Vauris, Azéma).

**Jeu 10, matinée à 1 h. 1/2, le Jongleur de Notre-Dame** avec Mlle Marthe Chenal, et Paillasse.

**Porte-Saint-Martin.** — Demain jeudi, *Anna Karénine* sera jouée en matinée, à 2 heures, et en soirée, à 7 h. 45. La première matinée du jeudi a été un succès comparable à celui des matinées du dimanche; la Direction de la Porte-Saint-Martin répond donc à un désir d'public en maintenant, pour chaque semaine, la matinée du jeudi avec l'incomparable interprétation : Mme Andrée Mégar, M. Louis Gauthier, M. Jean Kemm, etc.

Nous rappelons que le spectacle du soir finit au plus tard à 11 h. 10; le public a donc toute latitude pour avoir le Métro, dont six stations avoisinent directement la Porte-Saint-Martin.

**Aux Capucines.** — En franchise! la délicieuse revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier est en train de continuer l'heureuse série des grands succès du théâtre des Capucines. Le public nombreux, qui y prend chaque soir le plus vif plaisir, applaudit chaleureusement miss Campton, l'une si extraordinaire fantaisie dans ses différents rôles et dans celui de « Charlot », notamment; M. Berthez, le parfait fleur de vers et de couplets, Mlle Mériand, Darns, Albany, Darlys, Carel, Calvet; MM. Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, Gilbert Bataille, etc.

Demain jeudi, matinée à 2 h. 1/2 avec toute cette brillante interprétation.

### MERCREDI 2 FEVRIER

**Comédie-Française.** — A 8 h. 45, *Primrose*.

**Opéra-Comique.** — Relâche.

**Odéon.** — A 8 heures, *L'Espionne*.

**Ambigu.** — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

**Antoine.** — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 à 30 jeudi et dim.), *Le petit Aventurier*.

**Apollo.** — A 8 h. 15, *La Coccinelle de Mimi Pinson*.

**Athénée.** — A 8 h. 30, *L'Ecole des civils*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 15, 1<sup>re</sup> les soirs, *Kil* (Max Dearly).

**Capucines** (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue; *Chaque au-dessus! Oh! pardon!*

**Châtelet.** — A 7 h. 45, *Les Exploits d'une petite Française*.

**Cirque.** — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

**Déjazet.** — A 8 heures, *Les Fiancés de Rosalie*.

**Distaff-Lyrique.** — A 8 h. 30 (nat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous avez rien à déclarer?*

**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, *L'Angoisse, le Siège de Berlin*.

**Gymnase.** — A 8 h. 45, *Les Deux Vestales*.

**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

**Théâtre Réjane.** — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, *Le Pottu; Hortense a dit: J'm'en f...!*

**Renaissance.** — A 8 h. 30, *La Puce à l'oreille*.

**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, *L'Aiglon*.

**Trianon-Lyrique.** — A 8 h. 15, *Rip*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

**Vaudeville.** — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia** (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma rose*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 20, *Les Vampires*, 5<sup>e</sup> série : *L'Evasion du mort; En Lorraine*, Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace** (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

**Omnia-Pathé.** — *La Relique du bonheur; Rigadin a les pieds sensibles; Les Mystères*. Actualités militaires.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

**Tivoli-Cinéma.** — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *Les Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

M<sup>r</sup> Henri-Robert, continuant ses belles leçons de guerre, fit hier, à l'Université des Annales, une admirable conférence sur *les Héroïnes féminines de la grande guerre*. Il parla de la douce petite reine de Belgique, si grande devant le danger; de Mme Carton de Wiart, sublime en sa charité; d'Edith Cavell, petite martyre qui meurt en pardonnant à ses bourreaux; de Mme Macherez, qui tint tête aux soudards allemands; d'autres encore dont nos cœurs garderont le souvenir ému. Cette belle conférence paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

## La Bourse de Paris

DU 1<sup>er</sup> FEVRIER 1916

Le marché est très ferme aujourd'hui dans son ensemble, et sur certaines valeurs les cours regagnent des fractions plus ou moins sensibles. Parmi les plus favorisées, nous l'Extérieure espagnole, la Banque de France et le Rio. En outre, c'est toujours le calme qui domine, et les différences restent peu appréciables.

Nos rentes se représentent : le 3 0/0 perpétuel à 61, le 5 0/0 à 87,25 ex-coupon de 1,25.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure s'avance à 88,95; le Russe 1914 s'inscrit à 82,25, l'Egypte Unifiée à 80,75.

Du côté des établissements de crédit, la Banque de France se négocie à 4.495 en reprise sur la veille.

Aux actions de nos grands Chemins, le Nord s'est négocié à 1.150, l'Orléans à 1.010, l'Ouest à 675.

Le Rio passe à 1.600.

### COURS DES CHANGES

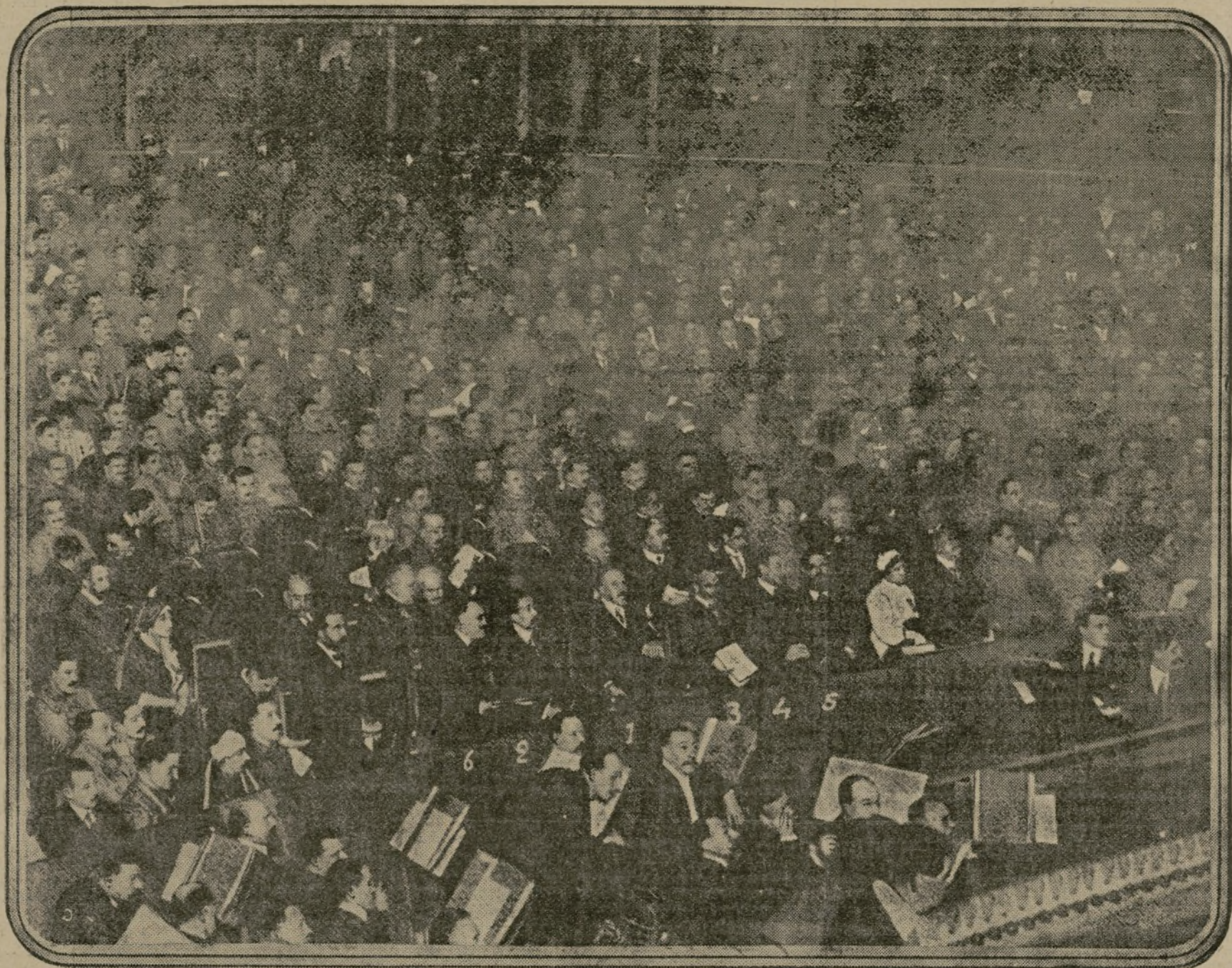
Londres, 28,06; Suisse, 113; Amsterdam, 240; Pétersbourg, 174; New-York, 589; Italie, 87 1/2; Barcelone, 559.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.



# Le Président de la République au milieu des braves



Au début de la matinée organisée hier au Trocadéro, et dont nous parlons d'autre part, le président de la République a prononcé une allocution vivement applaudie par les poilus, et dans laquelle il affirma la nécessité d'une victoire pour une paix « forte et tranquille ». On reconnaît ici M. Poincaré (1); M. Malvy, ministre de l'Intérieur (2); l'amiral Lacaze, ministre de la Marine (3); MM. Thierry (4), Thomas (5), Godart (6), sous-secrétaires d'Etat.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 2 FÉVRIER 1916

(34)

## L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XIV

### Le vol de l'aigle

(Suite)

Il ricanait, d'un ricanement horrible, puis il continuait à voix précipitée :

— Allez-vous nier que cette lettre vous fût adressée?... Voulez-vous que je vous la lise?... Ah! tenez! je la sais par cœur!...

Et, d'une voix vibrante, Nobody poursuivait, ré- citant :

— On vous a écrit cela, Josette :

Rappelez-vous bien les promesses que vous m'avez faites! Rappelez-vous bien cette phrase dont je vous faisais souvenir à Potsdam, et qui me permet de croire que j'aurai toujours en vous une espionne obéissante! Josette, vous m'avez écrit : « Pour qu'il vive, je serai votre chose, l'instrument docile de vos desseins! Pour qu'il soit libre, je m'inclinerai sans murmurer devant chacune de vos volontés! »

...Nobody froissait le papier sur lequel il avait lu ces lignes, ce papier qu'il avait retrouvé dans le vêtement oublié par Josette au fond du cachot où on l'avait jetée...

Et il continuait :

— Allons! Vous voyez bien que vous avez un amour mystérieux au cœur, Josette!... « Pour qu'il vive... » Qui est cet il?... Celui que vous aimez! Et tout s'explique, parbleu! tout!... votre atrocité, votre cruauté, votre infamie... Allons donc! « Il » est aux mains prussiennes, je suppose, et l'on vous menace de le garder prisonnier... et l'on vous menace de le tuer?... Josette! Josette! il y a longtemps, sans doute, que l'on vous fait chanter en augmentant vos peurs? Oh! ce sont bien là des procédés prussiens!... Pauvre fille! C'est peut-être pour cela que je ne vous hais pas, que je ne vous hais plus! Vous aimez, oui, vous aimez... et pour sauver celui que vous aimez vous n'avez reculé devant rien!... Vous êtes devenue la fiancée de Nobody l'aviateur, parce que, par lui, vous pensiez pouvoir surprendre des secrets qui vous serviraient à payer « sa » liberté. Plus tard, vous m'avez menti! Vous m'avez joué la comédie d'amour pour m'abuser mieux encore... Puis, vous avez voulu me tuer! Vous avez, sur un ordre, peut-être, du sinistre maître chanteur qui vous tient dans ses griffes, rompu les commandes de mon appareil!... et c'est un miracle qui a sauvé Felbert!... Est-ce assez? Non! Vous avez fait pis encore!... Vous avez, hier, fait tuer cent de mes camarades, en donnant une indication fautive! Et, quand j'ai été mis en votre présence, vous m'avez encore menti, en me parlant d'amour... Vous m'avez amené à vous laissez fuir!... Quel crime vous fera peur jamais?... Vous aimez, Josette! Le voilà, votre secret! Vous aimez!... Mais vous n'avez pas dit tout, vous n'avez pas dit tout, pour

garder votre amour, vous trahissez la France pour l'Allemagne!...

Nobody avait parlé tout d'une haleine, avouant son chagrin, avouant sa douleur, par les intona- tions tremblantes de ses paroles...

Mais, cependant, il avait parlé avec une fer- meté qui ne pouvait laisser aucun doute à Josette. Nobody savait ce qu'il disait... ou croyait le savoir!

En retrouvant dans le manteau abandonné par la jeune fille ce fragment de lettre qu'il venait de réciter par cœur, qui s'était à jamais gravé dans sa mémoire, il avait évidemment deviné — ou cru deviner — la vérité tragique, la vérité abominable qui avait pu contraindre Josette à devenir ce qu'il la croyait, la plus misérable des espionnes!...

Un seul point demeurait obscur, en vérité...

Si Josette aimait, si elle portait au cœur un vé- ritable amour, il était explicable qu'elle se fût faite, par ordre, la fiancée de Nobody, l'aviateur... Mais, en revanche, quel secret motif avait pu la décider à donner, à vendre sa parole, à Gilbert de Bossy?...

Ce n'était pas l'Allemagne, en vérité, qui lui avait enjoint cette ignominie?...

Que Josette aimât, cela expliquait ses trahisons envers la patrie, cela n'expliquait point ses tra- hisons envers l'amour...

Mais qu'importait?...

En cet instant, Nobody ne raisonnait plus... A bout de souffrance, à bout d'énergie, il con- templait Josette, il la contemplait... et cette femme qu'il avait aimée lui faisait peur!

Blanche, blême, livide, Josette ne semblait plus vivre que par miracle! Seul, le tremblement de ses lèvres indiquait



CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

### AGENDA P.-L.-M. 1915-1916

L'Agenda P.-L.-M., dont la publication avait dû être suspendue en 1915, reparait avec le millésime 1915-1916.

A côté d'articles des plus intéressants se rapportant aux circonstances actuelles, de belles illustrations en simili-gravure et de nombreux dessins à la plume, l'Agenda P.-L.-M. nous offre, cette année, des pages de photographies inédites de la guerre : l'Héroïque Belgique, France, Italie, et douze hors-texte en couleurs, parmi lesquels six épisodes de la guerre, reproductions artistiques des compositions des peintres militaires Gallien-Laloue et Perboyre : Nos alpins dans les Vosges, Prise d'une batterie allemande, Prise d'un village, Mise en batterie du 75, Les troupes noires à l'assaut, Goumiers en reconnaissance.

C'est un document d'actualité que chacun voudra acquérir et conserver.

L'Agenda P.-L.-M. est en vente au prix de 1 fr. 50 à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 18, rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., au rayon de la papeterie des grands magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

## LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 30 lettres ou signes

aucun cas EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites annonces ».

### DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

Dame franç., bonne musicienne, dés. sit. de famille à Londres. mod. rétrib. Ecr. E. B., 25, rue des Belles-Feuilles, Paris.

Ingénieur fondé de pouv. et insp. princ., 30 ans dans Comp. assur. incendie, exp. d'Alsace comm. Franç. à mobil., excell. référ., demande empl. Ecrire : Dorlac, Excelsior.

### GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

Agence Lempereur, 37, r. Dragon, proc. suite bon personnel. Cuisinières.

Tr. bonne cuisinière dés. place maison bourgeoise ou hôtel. Harché, 11, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

### OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Le Répertoire des Poilus édite toutes bonnes poésies, chansons, monologues, etc. Demande partout de bons Agents et Dépositaires. — DUPONT, 65, rue d'Amsterdam.

### SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

### CHIENS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.

Elev. important spl. loulous nains et minis, marrons, sables noirs, blancs tr. primés et chiots. J. Longeon, Lisieux.

L'évriers russes hors ligne, pedigree illustres, nombreux sujets adultes. S'inscrire pour chiots à naître en février. Photos ; renseignements. — Mme DE ROVIRA, Capellans-Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales).

## AVIS aux RENTIERS

PRET IMMEDIAT SUR TITRES  
Arqué, 65, rue Réaumur, 65, Paris.

Si vous voulez le meilleur des Talons Caoutchouc

EXIGEZ UN TALON TOURNANT PORTANT LE NOM

## WOOD-MILNE

GARANTI A L'USAGE, le plus durable et le plus économique, le plus doux à la marche : Hommes, 1 fr. 50 la paire ; Dames, 1 fr. 25 la paire. Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel, adressez-vous Rayon H E Skepper, 403, avenue Parmentier, Paris. Joindre mandat ou timbres-poste et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

## POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25  
Par poste, recommandée... 4 fr. 50  
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75  
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

Loulous, Pékies, Japonais nains, 5, rue Laffitte, 2 à 5 heures.  
10 bulldogs luxe, garde. — Payeur, éleveur, 40, rue Samson.  
Polières, Fox, Loulous, Yorkshires, Pékinois. — CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton.  
GRIFFON BRUXELLOIS minuscule, unique. Ecrire pour rendez-vous : Testart, 23, rue Henri-Monier, Paris.

### AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.

300 AUTOS et camions poids lourds à vendre avec garantie. Aux Ventes Sportives, 12, avenue de la Révolte, 12, Neuilly (porte Maillot).

AUTOMOBILES CHENARD ET WALCKER à vendre, par suite de fin de bail : plusieurs Limousines 14 HP, 15 HP, 20 HP en parf. état, depuis 3.000 fr. ; 2 Torpédos 2 plac. 10 HP et 30 HP, depuis 3.500 fr. ; 1 Camion, charge utile 1.500 kilos, 2.000 fr. — S'adr. à M. MOREL, 143, boulevard Ney, Paris (18°).

### ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.

KOLAS. Contre 3 francs en mandat à J. GOBINET, 5, quai des Chartrons, BORDEAUX, vous recevrez, avec notice explicative, 250 grammes de kolos fraîches pour préparer 3 litres de vin tonique, apéritif et reconstituant.

### FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, prop. Juan-les-Pins (Alp.-Mar.)

### LEÇONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

CONSERVATOIRE RENEE MAUBEL @ I. (16° ann.) Prépar. Théat. ou Conserv. et cours mond. jour et soir 1° degrés chant, solfège. Pose voix. Répét. op., op.-com., opéret. Mise en scène, diction, chorégraph., danse mond., mus. instrument., piano, viol., violonc., harpe et 1° instrum. Leçons et auditions d'opéra. 600 plac. 4, 6, 8 et 10, r. de l'Opéra (Métro Blanche).

### PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Province

COTE D'AZUR. En leur villa touj. fleurie de Juan-les-Pins (Alp.-Mar.), M. et Mme Ed. Lecocq reçoivent enfants 5 à 16 ans.

## PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE

Prix avantageux. Catalogue sur demande.

UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

LEÇONS D'AUTO Cours gratuit de mécanique. Remis rapide garanti. CORBIN, 23, rue Desrenaudes. Téléph. : Wagram 45-02.

Si vous voulez avoir le  
Produit Pur, prenez

## l'Aspirine "Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50  
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20  
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES  
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

### LOCATIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Banlieue

NEUILLY, 35, boulevard Saussaye. Pavillon, 2 étages, grand jardin. A l'année ou bail. — S'adresser Tourret, 1, rue Turbigo, Paris. 2.300 francs.

### OCCASIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

On désire

VIEUX DENTIERES.  
Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.

On offre

A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Pirpus, Maison Rysto.

Belle occas. cause dép. Solde moit. px gde carpeite d'Orient pr salon, chamb., divan, ridx. 20, r. Bleue, matin 10 h. 1/2.

BELLE OCCASION. Bon piano à vendre, 137, rue Vieille-du-Temple, Paris.

## VILLEGIATURES

### Côte d'Azur

CAP FERRAT. STATION BEAULIEU. Grand Hôtel premier ordre. Même maison : HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.

MONTE-CARLO HOTEL BRISTOL MAJESTIC  
En face de la mer. Deux minutes du Casino. — Prix réduits.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert internéd. pr tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

NICE CIMIEZ. RIVIERA PALACE  
SEJOUR IDEAL. Beau parc de 30.000 mètres. PRIX REDUITS

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL  
Promenade des Anglais. Entièrement neuf. Prix très réduits.

NICE. HOTEL ASTORIA, Avenue des Fleurs, près la Mer  
Confort moderne. Gd jardin. Cuisine soignée. Prix de guerre.

NICE. HOTEL SAINT-BARTHELEMY  
Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

NICE. HOTEL WEST-END. Promenade des Anglais.  
Confort moderne. — Prix réduits.  
.... Chambres, appartements avec et sans pension. ....

qu'il lui fallait faire un effort pour garder le silence, pour ne point riposter!

Ce silence, pourtant, elle le gardait, farouchement... cependant qu'elle faisait un suprême appel à son énergie, pour se redresser, se redresser encore, et faire face à celui qui l'accusait si terriblement!

Alors, Nobody, soudain, hurla :  
— Mais répondez donc ! Vous voyez bien que je souffre !... Avouez ! Avouez !

Les lèvres de Josette se desserrèrent enfin...

D'une voix infiniment triste, d'une voix sans timbre, d'une voix sans courage, elle répliquait :  
— Je n'ai rien à avouer, Nobody ! Je n'ai rien à vous dire ! Non ! Vous vous trompez !... Je n'aime pas... ou plutôt, je n'aime que vous !

Mais, à cette déclaration, Nobody répondait par un ricanement :

— Et cette lettre ?... Et cet il mystérieux que vous nommez, et pour lequel vous semblez prête à tout faire ?... à obéir docilement aux ordres d'un ennemi ?...

Josette, de sa même voix de lassitude, riposta encore :

— J'ai un secret, Nobody, et ce secret, il ne me plaît pas de vous le confier !... Le croiriez-vous, d'ailleurs ?...

Elle hésitait un instant, puis elle reprenait :

— Nobody, par dessus toute chose, j'ai placé mon cœur, moi ! Mais si je devais justifier cet amour à vos yeux, si je devais le défendre devant vous... je crois que j'en mourrais !...

Un éclair s'alluma dans ses yeux... Son visage reprenait un peu ses couleurs jolies, cependant qu'elle protestait encore :

— Je vous aime, et je veux que vous m'aimiez !... et je veux que vous m'aimiez avec confiance ! comme je vous ai aimé, moi, sans m'éton-

ner du masque que vous portiez, sans m'inquiéter de l'énigme de votre personnalité !... Nobody, je vous ai aimé parce que je vous aimais !... c'est la seule façon, peut-être, d'atteindre au véritable amour ! Je refuse de me défendre ! Je refuse de m'expliquer ! Je suis au-dessus de votre mépris !

Un jour, peut-être, vous saurez la vérité. Un jour, peut-être, vous vous rappellerez que je vous ai crié des paroles qui ne mentaient pas, que vous auriez dû sentir sincères... Jusque-là, je me tairai !... Vous ferez de moi ce que vous voudrez !...

Alors, un instant, Nobody réfléchit... hésita...

Comme elle parlait bien d'amour, cette Josette infâme qui lui avait menti !...

\*Comme elle le mettait haut, cet amour qui n'était, pour elle, qu'un moyen de trahison, qu'un moyen d'ignominie !...

Aimer parce que l'on aimait !...

Aimer sans raison, sans motif, parce que l'amour est un maître qui s'empare des cœurs, qui en fait ses esclaves, qui dédaigne de leur parler, de leur fournir une justification !

Ah ! c'était bien ainsi que Nobody avait voulu l'aimer, cette misérable !

Mais son illusion n'avait pu durer.

Ce n'était pas sa faute, à lui, si les événements l'avaient forcé à ouvrir ses yeux d'aveugle !

Nobody chassa le trouble qui l'avait envahi. Une révolte le fit cruel, lui enleva tout attendrissement :

— Parbleu ! Vous me dites de faire de vous ce qu'il me plaira... N'en doutez pas, Josette ! Je ne vais pas hésiter ! Vous ne sauriez plus me fléchir, désormais !...

Il lui mit la main sur l'épaule...

Il ne frissonna pas, et il articula :

— Je vous fais prisonnière !... Je vous consi-

dère comme dangereuse pour ma patrie... Je vais vous ramener et vous livrer au conseil de guerre ! Voilà ce que je vais faire de vous !...

### CHAPITRE XV

### Au pilori !

— Il ne m'aime pas !... Il ne m'aime plus !... Il ne m'aimera plus jamais !...

Affolée, Josette murmurait ces mots, et paraissait en éprouver une douleur atroce...

Où était-elle ?

Qu'était-elle devenue ?

Sa situation était effroyable, et, quoi qu'en eût pensé celui qui était à la fois Gilbert de Bos-y et l'aviateur Nobody, il fallait que Josette eût toujours été sincère, pour qu'elle songeât encore à lui, pour qu'elle ne s'apitoyât pas sur elle...

Il s'était, cependant, montré farouche, Nobody... Mais il s'était montré juste, aussi !

Il avait fait son devoir, tout son devoir, rien que son devoir...

Nobody n'avait articulé aucun reproche, à l'endroit de Josette... Il avait su lui taire l'infamie qu'elle avait commise, en se parjurant à Gilbert de Bos-y...

Il avait simplement ordonné :

— Vous allez monter de bonne grâce, Josette, dans mon appareil. Je vais reprendre mon vol... Vous serez prisonnière des troupes françaises dans une heure !

Mais Josette avait refusé d'obéir à l'ordre qu'il lui donnait...

(La suite à demain.)



## DU GOLFE PERSIQUE VERS BAGDAD

MISE EN POSITION D'UNE PIÈCE D'ARTILLERIE PAR L'INFANTERIE DE MARINE



UN AVION BRITANNIQUE EN MÉSOPOTAMIE



UNE SCÈNE DE DÉBARQUEMENT

Les troupes britanniques, malgré l'inclémence de la saison, mènent une lutte violente autour de Kut-el-Amara, sur la route de Bagdad. Bien que cette opération militaire soit l'une des plus difficiles à conduire à bien, on peut penser que, grâce aux renforts qui leur arrivent régulièrement, les Anglais de Mésopotamie prendront avant peu une éclatante revanche sur leurs ennemis, trop vite réjouis d'un récent recul de nos alliés.